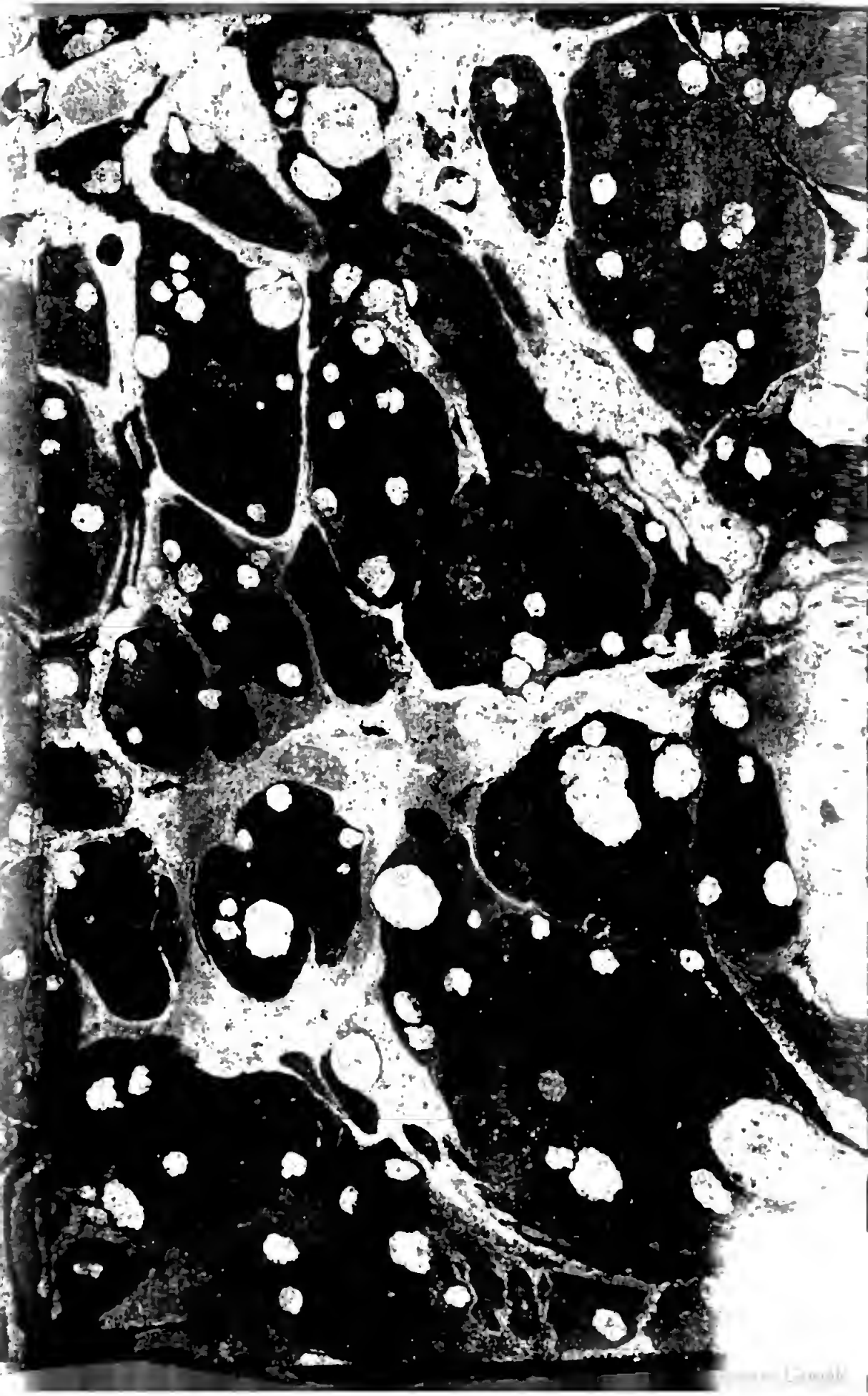
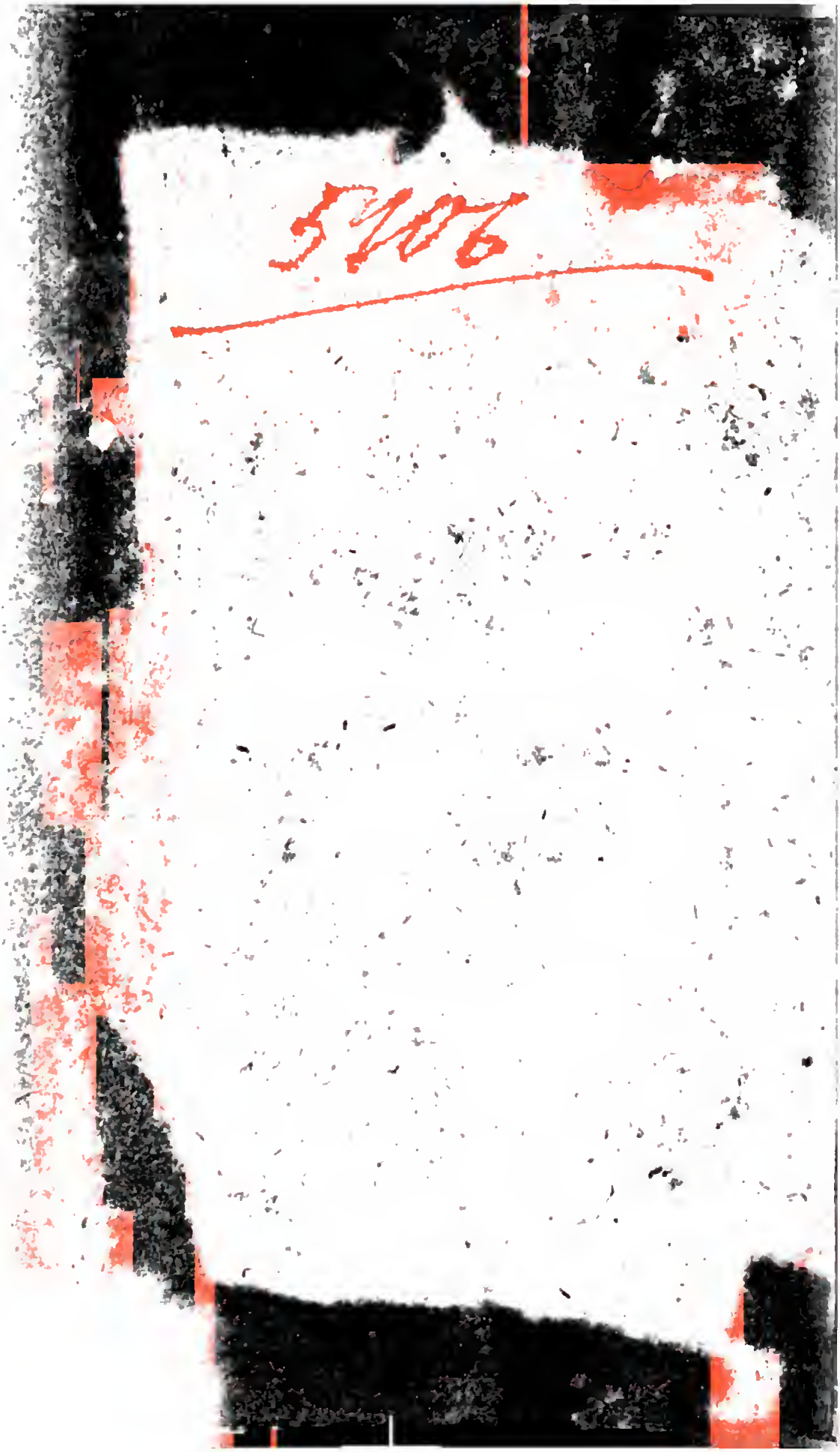
6
N




5906

Palat. LX 166

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

Première Classe :

VOYAGES.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre ſoit brochés, ſoit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés ſur tranche, ainſi qu'avec ou ſans le nom de chaque Souſcripteur imprimé au frontiſpice de chaque volume.

La ſouſcription pour les 24 vol. reliés eſt de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

Les Souſcripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poſte que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 ſ. à cauſe des frais de poſte.

Il faut s'adreſſer à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente, à Paris.*

SBN

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

VOYAGES.

TOME NEUVIÈME.

A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

1788.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.
VOYAGES.

LETTRE LXXXIV.

De Batavia.....

VOUS ne me pardonneriez point, Madame, d'avoir quitté l'île de Java, ſans vous faire connoître Batavia. Cette ville, l'un des principaux établiſſemens hollandois dans les Indes, a été fondée ſur les ruines de l'ancienne capitale de Jacatra, au ſixième degré de latitude méridionale : elle occupe le côté ſeptentrional de l'île de Java,

dans une plaine unie, mais baſſe, ayant la mer au nord & de grandes forêts avec de hautes montagnes au ſud.

Quoique cette ville ait dû s'embellir ſucceſſivement, à l'exception d'une égliſe récemment conſtruite, elle n'offre aucun bâtiment qui ait de l'élégance ou de la grandeur. Les édifices publics ſont généralement lourds, ſans grace & ſans proportions. Si les maiſons ont des commodités & une diſtribution convenable à la nature du climat, leurs façades ſont trop uniformes & de mauvais goût. En aucun lieu du monde, les rues ne ſont plus larges & mieux percées. Partout elles offrent aux gens de pied

des trottoirs propres & ſolides; la plupart ſont traverſées par des canaux bordés des deux côtés de ſuperbes arbres qui donnent un ombrage délicieux; & ces canaux, tous navigables, portent les denrées & les marchandiſes juſqu'aux magaſins deſtinés à les recevoir.

L'hôtel-de-ville, bâti en 1652, dans une place fort grande, eſt à deux étages & d'une bonne architecture. L'hôpital eſt ſur la rivière qui paſſe au milieu de la ville; les logemens & les ſalles pour les malades ſont très-agréables & proprement entretenus; il y a une place très-jolie ornée d'arbres pour la récréation des malades qui, au moyen d'un quai de bois, peuvent

deſcendre dans la rivière & s'y rafraîchir. Le *Spinhuis* eſt une maiſon de force où l'on renferme les femmes de mauvaiſe vie ; elle eſt ainſi nommée, parce qu'on les force à coudre, filer, broder & travailler à toute ſorte d'ouvrages ; les moindres fautes, la pareſſe, &c. ſont punies du fouet. Les deux boucheries de la ville ſont conſtruites ſur pilotis au bord de la rivière, dont les flots entraînent toutes les immondices & n'infectent point les autres quartiers.

La poiſſonerie eſt auſſi ſur pilotis ; preſque tous les poiſſoniers ſont Chinois. Tous les pêcheurs ſont obligés d'apporter leur poiſſon pour être vendu au plus offrant

dans le bureau du crieur public. Cette vente dure depuis le matin à dix heures, juſqu'à quatre heures après midi.

Le marché au riz, le marché à la volaille, le marché aux fruits & aux herbes, ſont très-bien entretenus, & il y règne une police admirable.

Les Chinois, qui ſont en grand nombre dans cette ville, y ont bâti un hôpital pour les infirmes & les vieillards de leur nation. Il en exiſte encore un autre à Batavia pour les orphelins. Ces infortunés y ſont nourris juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de gagner leur vie.

Hors de la porte de Diets, eſt

le Lazaret, établiſſement utile & qui devroit exiſter dans preſque toutes les villes maritimes.

Quoique la chaleur, qui devroit être naturellement exceſſive à Batavia, y ſoit tempérée par un vent de mer fort agréable, qui s'élève tous les jours à dix heures, & qui dure juſqu'à quatre; quoique les nuits ſoient rafraîchies par des vents de terre qui tombent à l'aurore, l'air eſt très-mal-ſain dans cette capitale des Indes Hollandoiſes & le devient tous les jours davantage. Parmi les habitans, à peine en voit-on un ſeul dont le viſage annonce une ſanté parfaite; jamais les traits ne ſont animés de couleurs vives. La beauté ſi impé-

rieuſe ailleurs, eſt ici ſans mouvement & ſans vie. L'on parle de la mort avec autant d'indifférence que dans les armées. Annonce-t-on qu'un citoyen qui ſe portoit bien, n'eſt plus? nulle ſurpriſe pour un événement ſi ordinaire : l'avarice ſe borne à dire : *il ne me devoit rien*, ou bien : *il faut que je me faſſe payer par ſes héritiers.*

Vous ne ſerez point étonnée, Madame, de ce vice du climat, ſi vous conſidérez que pour la facilité de la navigation, Batavia a été placé ſur les bords d'une mer, la plus ſale qui ſoit au monde ; dans une plaine marécageuſe & ſouvent inondée ; le long d'un grand nombre de canaux remplis d'une eau

croupiſſante, couverts des immondices d'une cité immenſe, entourés de grands arbres qui gênent la circulation de l'air & s'oppoſent à la diſperſion des vapeurs fétides qui s'en élèvent.

Pour diminuer les dangers & le dégoût de ces exhalaiſons infectes, on brûle, ſans interruption, des bois & des réſines aromatiques; on s'enivre d'odeurs; on remplit les appartemens d'innombrables fleurs, la plupart inconnues dans nos contrées. Les chambres même où l'on couche reſpirent le plus délicat, le plus pur de tous les parfums. Ces précautions ſont en uſage juſques dans les campagnes, où tous les champs, tous les jar-

dins ſont entourés d'eau ſtagnantes & mal-ſaines. Elles ne ſuffiſent pas même pour y conſerver & encore moins pour y rétablir la ſanté ; auſſi les gens opulens ont-ils ſur des montagnes très-élevées, qui terminent la plaine, des habitations où ils vont pluſieurs fois, dans l'année, reſpirer un air frais & ſain. Malgré les volcans qu'on y voit fumer continuellement, & qui occaſionnent d'aſſez fréquens tremblemens de terre, les malades ne tardent pas à y recouvrer leurs forces ; mais pour les perdre de nouveau après leur retour à Batavia.

Cependant la population eſt immenſe dans cette cité célèbre. In-

dépendamment des cent cinquante mille eſclaves, diſperſés ſur un vaſte terrritoire perdu en objets d'agrément, ou conſacré à la culture, il y en a beaucoup d'employés dans la ville même au ſervice domeſtique. C'étoient originairement des hommes indépendans, enlevés la plupart par force ou par adreſſe, aux Moluques, à Célèbes, ou dans d'autres îles. Cette atrocité a rempli leurs cœurs de rage; & jamais ils ne perdent le deſir d'empoiſonner ou de maſſacrer des maîtres barbares.

Les habitans de Batavia ſont ou libres ou attachés à la compagnie; c'eſt un mélange de divers peuples. On y voit des Chinois, des Ma-

lais, des Amboiniens, des Javanois, des Macaſſars, des Mardikres, des Hollandois, des Portugais, des François, &c. Chaque peuple conſerve ſa phyſionomie, ſa couleur, ſon habillement, ſes uſages, ſon culte & ſon induſtrie. Il a un chef qui veille à ſes intérêts & qui termine les différens étrangers à l'ordre public. Pour contenir tant de nations diverſes & ſi ennemies les unes des autres, il a été porté des loix atroces; ces loix ſont maintenues avec une ſévérité impitoyable. Elles ne ſont impuiſſantes que contre les Européens, qui ſont rarement punis, & qui ne le ſont preſque jamais de peines capitales.

Parmi ces nations, les Chinois

méritent une attention particulière. Depuis long-temps ils ſe portoient en foule à Batavia, où ils avoient amaſſé des tréſors immenſes. En 1740, ils furent ſoupçonnés ou accuſés de méditer des projets funeſtes. On en fit un maſſacre horrible ſoit pour les punir, ſoit pour s'enrichir de leurs dépouilles. Comme ce ſont les ſujets les plus abjects de cette célèbre contrée qui s'expatrient, ce traitement injuſte ou mérité ne les a point éloignés d'un établiſſement où il y a de gros gains à faire, & l'on en compte environ deux cents mille dans la Colonie. Ils y exercent preſque excluſivement tous les genres d'induſtrie. Ils y ſont les ſeuls bons

cultivateurs ; ils y conduiſent toutes les manufactures. Cette utilité ſi publique & ſi étendue n'empêche pas qu'ils ne ſoient aſſervis à une forte capitation & à d'autres tributs plus humilians encore. Un pavillon arboré ſur un lieu élevé, les avertit tous les mois de leurs obligations. S'ils manquent à quelqu'une, une amende conſidérable eſt la moindre des peines qu'on leur inflige. Ils portent de grandes robes de coton ou de ſoie avec des manches fort larges. Leurs cheveux ne ſont pas coupés à la manière des Tartares comme dans leur patrie, ils ſont longs & treſſés avec beaucoup de grace. La plupart de leurs maiſons, toutes baſſes

& quarrées, ſont répandues en différents quartiers & principalement dans ceux où le commerce eſt le plus floriſſant.

Les Malais n'approchent pas des Chinois pour la ſubtilité & l'induſtrie. Ils s'attachent particulièrement à la pêche, & l'on admire la propreté avec laquelle ils entretiennent leurs bâteaux. Les voiles en ſont de paille à la manière des Indiens. Ils ont un chef auquel ils ſont très-ſoumis. Leurs habits ſont de coton ou de ſoie; mais les femmes les plus diſtinguées de leur nation portent des robes flotantes de quelques belles étoffes à fleurs. L'uſage des hommes eſt de s'envelopper la tête d'une toile de coton pour re-

tenir leurs cheveux. On les voit continuellement ou mâcher du betel, ou fumer avec des pipes de cannes verniſſées. Leurs maiſons qui ne ſont couvertes que de feuilles d'Ole ou de Jager, ne laiſſent pas d'avoir quelque apparence au milieu des cocotiers dont elles ſont environnées.

Les Mores ou les Mahométans diffèrent peu des Malais. Ils habitent les mêmes quartiers, & leurs habits ſont les mêmes ; mais ils s'attachent un peu plus aux métiers. La plupart ſont colporteurs & vont ſans ceſſe dans les rues avec différentes ſortes de merceries, du corail & des perles de verre. Les plus conſidérables exercent le négoce, ſur-

tout celui de la pierre à bâtir, qu'ils apportent des îles dans leurs barques.

Il peut y avoir dix mille blancs dans la ville ; quatre mille d'entr'eux, nés dans l'Inde, ont dégénéré à un point inconcevable. Cette dégradation doit être ſingulièrement attribuée à l'uſage généralement reçu d'abandonner leur éducation à des eſclaves.

Malgré la quantité prodigieuſe d'inſectes, plus dégoûtans que dangereux, qui couvrent le pays, la plupart de ces hommes blancs y mènent une vie délicieuſe, du moins en apparence. Les plaiſirs de tous les genres ſe ſuccèdent avec une rapidité qu'on a peine à ſuivre.

Indépendamment de ce que peut fournir pour une chère délicate un ſol abondant en productions qui lui ſont propres, ou que l'art y a naturaliſées, les tables ſont ſurchargées de ce que l'Europe & l'Aſie fourniſſent de plus rare & de plus exquis. On y prodigue les vins les plus chers. Les eaux même de l'île regardées comme mal-ſaines, ou peu agréables, ſont remplacées par celles de *Selſe*, arrivées à grands frais du fond de l'Allemagne.

Une diſſipation ſi générale chez un peuple que, dans le reſte du globe, on trouve ſi économe & ſi laborieux, ſemble annoncer une corruption qui n'a plus de bornes.

Cependant les mœurs ne ſont guère plus libres à Batavia que dans les autres établiſſemens formés par les Européens aux Indes. Les liens même du mariage y ſont moins relâchés qu'ailleurs. Il n'y a que des hommes ſans engagemens qui ſe permettent d'avoir des concubines, le plus ſouvent eſclaves. Les prêtres avoient cherché à rompre le cours de ces liaiſons toujours obſcures, en refuſant de baptiſer les enfans qui leur devoient le jour; mais ils ſont moins ſévères, depuis qu'un charpentier qui vouloit que ſon fils eût une religion, ſe mît en diſpoſition de baptiſer lui-même.

Le luxe a fait encore plus de réſiſtance que le concubinage. Les

femmes qui ont toutes l'ambition de ſe diſtinguer par la richeſſe des habits, par la magnificence des équipages, pouſſent à l'excès ce goût pour le faſte. Jamais elles ne ſe montrent en public qu'avec un cortège nombreux d'eſclaves, traînées dans des chars dorés, ou portées dans de ſuperbes palanquins. La compagnie voulut en 1758 modérer leur paſſion pour les diamans. Ses réglemens furent reçus avec mépris. C'eût été en effet une étrange ſingularité que l'uſage des pierreries fût devenu étranger au pays même où elles naiſſent, & que des négocians euſſent réuſſi à régler aux Indes un luxe qu'ils apportent, pour le répandre ou

pour l'augmenter dans nos contrées. La force & l'exemple d'un gouvernement Européen luttent envain contre les loix & les mœurs du climat d'Aſie.

Cependant on retrouve quelques traits du ſol Hollandois dans les campagnes. Rien n'eſt plus agréable que les environs de Batavia. Ils ſont couverts de maiſons propres & riantes ; de potagers remplis de légumes fort ſupérieurs à ceux de nos climats ; de vergers dont les fruits variés ont un goût exquis ; de boſquets qui donnent un ombrage délicieux ; de jardins fort ornés, même avec goût. Il eſt du bon air d'y vivre habituellement ; & les gens en place ne

vont guère à la ville que pour les affaires du Gouvernement. On arrive à ces retraites charmantes par des chemins larges, unis, faciles, bordés d'arbres plantés au cordeau & taillés avec ſymmétrie.

Batavia eſt ſitué dans l'enfoncement d'une baie profonde, couverte par pluſieurs îles de grandeur médiocre qui rompent l'agitation de la mer. Ce n'eſt proprement qu'une rade ; mais on y eſt en ſûreté contre tous les vents, comme dans le meilleur port. Les bâtimens qui y arrivent ou qui en partent, reçoivent une partie de leur cargaiſon & les réparations dont ils ont beſoin dans la petite île d'Ornuſt, qui n'en eſt éloignée que de

deux lieues, & où l'on a formé des chantiers & des magaſins. Ces navires entroient, il y a ſoixante ans, dans la rivière qui ſe jette dans la mer après avoir fertiliſé les terres & rafraîchi la ville. Elle n'eſt plus acceſſible que pour des bateaux, depuis qu'il s'eſt formé à ſon embouchure un banc de boue qui devient tous les jours plus impraticable. C'eſt, dit-on, parce que les hommes riches ont détourné les eaux du fleuve, pour en entourer leurs maiſons de campagne. Ainſi par-tout l'opulence des particuliers nuit à la félicité publique.

Je n'entrerai dans aucun détail ſur le commerce de Batavia. Vous ſavez, Madame, que c'eſt le plus

riche comptoir de l'Inde, & qu'il eſt, pour ainſi dire, l'entrepôt de toutes les nations. La traite des eſclaves forme une des principales branches du commerce libre. Elle s'élève annuellement à ſix mille des deux ſexes. C'eſt dans ce vil & malheureux troupeau que les Chinois prennent des femmes qu'il ne leur eſt permis ni d'amener ni de faire venir de leur patrie. Par cet odieux trafic, vous devez concevoir juſqu'à quel point les richeſſes & l'amour d'un gain ſordide peuvent dégrader l'homme & le rabaiſſer au-deſſous de lui-même. Les brutes s'énorgueilliroient ſans doute ſi elles pouvoient diſcerner en nous ce honteux degré de baſſeſſe.....

Pardonnez, Madame, ſi je prends de l'humeur; c'eſt que je ſuis profondément révolté du ſpectacle humiliant de la ſervitude. Je ſens que j'ai beſoin de quelque diſſipation, & je remets à une autre fois à vous entretenir du Gouvernement & de l'adminiſtration politique de Batavia.

LETTRE LXXXV.

DANS les Indes, Madame, tout le gouvernement des Hollandois eſt partagé en ſix conſeils. Le premier & le ſupérieur, eſt compoſé des conſeillers des Indes: le Général y préſide toujours. C'eſt dans cette aſſemblée qu'on délibère ſur les

les affaires générales & ſur les intérêts de l'Etat. On y lit les lettres & les ordres de la compagnie pour les faire exécuter ou pour y répondre. Ceux qui ont quelque demande ou quelque propoſition à faire à cette chambre ſuprême, peuvent tous les jours avoir audience. Le ſecond conſeil qui eſt plus proprement le conſeil des Indes, eſt compoſé de neuf membres & d'un Préſident.

Ce conſeil eſt dépoſitaire du grand ſceau, ſur lequel eſt repréſentée une femme dans un lieu fortifié, tenant une balance dans une main & de l'autre une épée, avec cette inſcription autour de la figure : *Sceau du conſeil de Juſtice du Châ-*

teau de Batavia. Toutes les affaires qui regardent les ſeigneurs de la compagnie & les Chambres-des-Comptes y reſſortiſſent. On y peut appeler de la cour des Echevins en payant vingt-cinq réoles d'amende lorſque la première ſentence eſt confirmée.

Le troiſième conſeil eſt celui de la Ville compoſée des échevins qui ſont au nombre de neuf, parmi leſquels on compte toujours deux Chinois. C'eſt-là que ſe plaident toutes les affaires qui s'élèvent entre les bourgeois libres ou èntre ceux-ci & les officiers de la compagnie, avec la liberté de l'appel au conſeil de juſtice.

Le quatrième eſt la chambre des

Directeurs des orphelins, dont le préſident eſt toujours l'un des conſeillers des Indes. Il eſt compoſé de neuf conſeillers, de trois bourgeois, & de deux officiers de la compagnie, dont le devoir eſt d'adminiſtrer le bien des orphelins, de veiller à la conſervation de leurs héritages & de ne pas ſouffrir qu'un homme qui a des enfans, les quitte ſans leur laiſſer de quoi vivre pendant ſon abſence.

Le cinquième eſt établi pour les petites affaires, & ne porte pas d'autre titre. Son préſident doit être auſſi conſeiller des Indes, & ſes fonctions conſiſtent à faire ſigner les bans de mariage devant des témoins, à faire comparoître

les parties, à juger les obſtacles qui ſurviennent, & à tenir la main pour empêcher qu'un infidèle ne ſe marie avec une femme Hollandoiſe, ou un Hollandois avec une femme du pays qui ne parle pas la langue Flamande.

Enfin le ſixième conſeil eſt celui de la Guerre; il a pour préſident le premier officier des bourgeois libres. Comme la garde de la ville eſt entre leurs mains, c'eſt le commandant actuel de la garde qui porte toutes les affaires de ſon reſſort à ce tribunal, & la déciſion s'en fait ſur-le-champ. Cette cour s'aſſemble à l'hôtel-de-ville & donne audience deux fois la ſemaine. Tous ces établiſſemens ſont infiniment

ſages ; mais les meilleurs établiſſemens ne ſervent à rien dáns les pays où les mœurs ſont corrompues. C'eſt un mal qui deſcend juſqu'aux racines de l'arbre politique & toutes les branches en pompent les ſucs venimeux.

C'eſt la direction d'Europe qui nomme aux places du conſeil ſuprême ; quiconque a de l'argent, quiconque eſt parent ou protegé du général, y peut arriver. Lorſque ce chef n'eſt plus, le directeur & les conſeillers lui donnent proviſoirement un ſucceſſeur, qui ne manque guère d'être confirmé. S'il ne l'étoit pas, il n'entreroit plus au conſeil : mais il jouiroit des honneurs attachés au poſte qu'il

auroit occupé paſſagèrement.

Quoique tout doive ſe décider dans le conſeil à la pluralité des voix, rarement les volontés du général y ſont-elles contrariées. Il doit cet empire à la déférence qu'ont pour lui les membres qui lui doivent leur élévation, & au beſoin qu'ont les autres de ſa faveur pour pouſſer plus rapidement leur fortune. Si, dans quelque occaſion, il éprouvoit une réſiſtance trop contraire à ſes vues, il ſeroit le maître de ſuivre ſon avis, en ſe chargeant de l'événement.

Le général, comme tous les autres adminiſtrateurs, n'eſt mis en place que pour cinq ans, commu-

nément il y reſte toute ſa vie. On en a vu autrefois qui abdiquoient les affaires, pour couler à Batavia des jours paiſibles ; mais les dégoûts que leur donnoient leurs ſucceſſeurs, ont fait réſoudre les derniers chefs à mourir dans leur poſte. Durant long-temps ils eurent une grande repréſentation. Le général Imhoff la ſupprima comme inutile & embarraſſante. Quoique tous les ordres puiſſent aſpirer à cette dignité, aucun militaire n'y eſt jamais parvenu, & on n'y a vu que peu de gens de loi. Elle eſt preſque toujours remplie par des marchands ; parce que l'eſprit de la compagnie eſt purement mercantille. Ceux qui ſont nés dans l'Inde ont rarement

aſſez d'intrigue ou de talent pour y arriver.

Les appointemens de ce premier officier ſont médiocres. Il n'a que 2,200 livres par mois, & une ſubſiſtance égale à ſa paie. La liberté qu'il a de prendre dans les magaſins tout ce qu'il veut au prix courant, & celle qu'il ſe donne de faire le commerce qui lui convient, ſont la meſure de ſa fortune. Celle des conſeillers eſt auſſi toujours fort conſidérable, quoique la compagnie ne leur donne que 440 liv. par mois, & des denrées pour une pareille ſomme.

Le conſeil ne s'aſſemble que deux fois par ſemaine, à moins que des événemens extraordinaires

n'exigent un travail plus ſuivi. Il donne tous les emplois civils & militaires de l'Inde, excepté ceux d'écrivain & de ſergent, qu'on a cru pouvoir abandonner ſans inconvénient aux gouverneurs particuliers. Tout homme qui eſt élevé à quelque poſte eſt obligé de jurer qu'il n'a rien promis ni donné pour obtenir ſa place. Cet uſage, qui eſt fort ancien, familiariſe avec les faux ſermens, & ne met aucun obſtacle à la corruption. Mais ſi l'on peſoit tous les ſermens abſurdes & ridicules qu'il faut prêter aujourd'hui dans la plupart des états, pour entrer dans quelque corps ou profeſſion que ce ſoit, on ſeroit moins étonné de voir

continuer par des prévarications, là où l'on a commencé par un parjure.

Tant que la bonne foi règna ſur la terre, la ſimple promeſſe ſuffit pour imprimer la confiance. Le ſerment naquit de la perfidie. On n'exigea de l'homme qu'il prît le dieu qui l'entendoit à témoin de ſa véracité, que lorſqu'il ne mérita plus d'être cru. Ou l'on fait atteſter le ciel & lever la main à l'homme de bien, & dans ce cas c'eſt une injure inutile; ou celui à qui on preſcrit le ſerment eſt un méchant: & de quel prix peut être le ſerment d'un méchant? Mon ſerment eſt-il contraire à ma ſécurité? il devient abſurde. Eſt-il conforme

à mon intérêt ? il eſt ſuperflu. Eſt-ce connoître le cœur humain que de placer le débiteur entre ſa ruine & le menſonge, le criminel entre la mort & le parjure ? Celui que la vengeance, l'intérêt & la ſcélérateſſe auront déterminé au faux témoignage, ſera-t-il arrêté par un crime de plus ? ignore-t-il en approchant du tribunal de la loi, qu'on exigera de lui cette formalité ? & ne l'a-t-il pas mépriſée au fond de ſon cœur avant que de s'y ſoumettre ? N'eſt-ce pas une eſpèce d'impiété que d'introduire le nom de Dieu dans nos miſérables débats ? n'eſt-ce pas un moyen biſarre de rendre le ciel complice d'un forfait, que de ſouf-

frir l'interpellation de ce ciel qui n'a jamais reclamé & qui ne reclamera pas davantage. Quelle ne doit donc pas être l'intrépidité du faux témoin, lorſqu'il a impunément appelé ſur ſa tête la vengeance divine ſans crainte d'être convaincu ?

LETTRE LXXXVI.

De Borneo.....

ME voici, Madame, dans la plus grande des trois îles de la Sonde & peut-être du monde entier. Elle eſt ſous la ligne qui la coupe en deux, car elle s'étend à quatre degrés & demi au ſud, & à huit degrés au nord de l'équateur ;

quateur ; ce qui fait douze degrés & demi en latitude, ou trois cens vingt-cinq lieues. Enfin on lui donne mille ſix cens cinquante milles d'Italie de tour.

Si l'île eſt grande, elle n'eſt pas moins riche ; mais on connoît peu l'intérieur. Il n'y a que ſix ou ſept rois qu'on déſigne par les noms des principales places ; *Banyar-Maſſin*, *Succadana*, *Landa*, *Scambas*, *Hermata*, *Jathou & Borneo*. Celui de Banyar-Maſſin paſſe pour le plus puiſſant de tous, & c'eſt auſſi celui qu'on connoît le mieux.

Il ſe fait dans ce royaume un très-grand commerce avec pluſieurs nations étrangères, tant de l'Europe que des Indes. Les marchan-

diſes du produit de l'île ſont, de l'or en quantité, ſoit en poudre ou en lingots, des diamans, ſurtout dans le royaume de Succadana; des perles ſur la côte ſeptentrionale; du poivre preſque partout, des clous de gérofle, des noix muſcades en petite quantité & ſeulement au ſommet de quelques montagnes; du camphre, dans le royaume de Succadana, du benjoin, du ſang de dragon, du bois de calambac, du bois d'aigle, des rottings ou cannes, du fer, du cuivre, de l'étain, des bézoarts de ſinges & de boucs; des pierres de porc, des toutombos, ou coffres faits de joncs fins & de feuilles, de la cire & autres

marchandiſes. Celles qui ont le plus de débit ſont les pierres d'agate rouge, les bracelets de cuivre, toutes ſortes de coraux, la porcelaine, le riz, qui eſt le meilleur de toute l'Aſie ; l'amſion ou opium, le ſel, les oignons, les aulx, le ſucre & les toiles.

L'intérieur du pays eſt rempli de hautes montagnes & de grandes forêts inacceſſibles. Elles renferment pluſieurs animaux curieux & ſur-tout une prodigieuſe quantité de ſinges. Parmi ces derniers on diſtingue les *orangs-houtans*, ces véritables ſatyres qui marchent ſur leurs pieds de derrière, & qui ont une reſſemblance ſi parfaite avec l'homme ; ce qui leur a fait

donner le nom d'*hommes ſauvages*. On y voit auſſi des ſinges rouges, d'autre blancs comme la neige, & quelques-uns dont la couleur eſt entièrement noire. C'eſt dans le corps de ces ſinges, appelés *oncas*, que l'on trouve les meilleurs bézoarts ; ceux des boucs leur ſont très-inférieurs & beaucoup plus communs : mais les principaux viennent d'une eſpèce de hériſſon ou de porc-épi, qui eſt aſſez rare. Les Portugais les ont nommés *pedra de parca*, & ils leur attribuent de grandes vertus.

Ces contrées ſauvages ſont habitées par des idolâtres nommés *Béayous*. Ces peuples qui n'ont point de rois, mais des chefs, ſont grands,

robuſtes, baſanés, bien faits, & fort ſuperſtitieux. Ils n'épouſent qu'une ſeule femme, puniſſent de mort l'adultère, & vivent entr'eux dans une grande union ; mais les Malais les oppriment le plus qu'ils peuvent & s'étendent chaque année de plus en plus dans le pays. Les Béayous n'ont pour armes que des couteaux & de longues ſarbacanes, avec leſquelles ils ſouffient de petites flèches, dont ils atteignent de fort loin, & qui la plupart du temps ſont empoiſonnées.

Il y a divers ports dans l'île ; le plus fréquenté eſt celui de Banyar-Maſſin pour le commerce des drogues, ſur-tout par les habitans de

Macao. On y trouve beaucoup de pico, ou nids d'oiſeaux auxquels les Chinois voluptueux attribuent de grandes propriétés & qu'ils achètent fort cher pour le luxe de leurs tables, ils paient juſqu'à trois cents pièces de huit un de ces pico. Cette eſpèce d'oiſeaux fait ſon nid dans les fentes des rochers, & ce nid eſt compoſé d'une pâte très-fine, dont on ne connoît point encore la matière première. Ce pays ſurpaſſe tous les autres pour la diverſité des oiſeaux.

La ville de Borneo, capitale du royaume de ce nom, eſt grande, commerçante & bien peuplée. Elle eſt bâtie dans un marais, ſur pilotis comme Veniſe. Son port eſt grand

& beau. Le roi de Borneo n'eſt que le premier ſujet de ſa femme à qui le peuple & les grands défèrent toute l'autorité : la raiſon en eſt qu'ils ſont extrêmement jaloux d'être gouvernés par un légitime héritier du trône, & qu'une femme eſt certaine que ſes enfans ſont à elle ; ce qu'un mari n'oſe aſſurer.

Le camphre de Borneo paſſe pour le plus parfait du monde entier. Sa ſupériorité eſt ſi bien reconnue, que les Japonois donnent cinq ou ſix quintaux du leur pour une livre de celui de Borneo, & que les Chinois qui le regardent comme le premier des remèdes, l'achètent juſqu'à huit cens francs la

livre. Les Gentils ſe ſervent dans tout l'Orient du camphre commun pour des feux d'artifice ; & les Mahométans le mettent dans la bouche de leurs morts lorſqu'ils les enterrent.

Les Portugais cherchoient, vers l'an 1526, à s'établir à Borneo. Trop foibles pour s'y faire reſpecter par les armes, ils imaginèrent de gagner la bienveillance d'un des ſouverains du pays, en lui offrant quelques pièces de tapiſſerie. Ce prince imbécille prit les figures qu'elles repréſentoient pour des hommes enchantés qui l'étrangleroient durant la nuit, s'il les admettoit auprès de ſa perſonne. Les explications qu'on donna pour

diſſiper ces vaines terreurs, ne le raſſurèrent pas; il refuſa opiniâtrément de recevoir les préſens dans ſon palais, & d'admettre dans ſa capitale ceux qui les avoient apportés.

Ces navigateurs furent pourtant reçus dans la ſuite; mais ce fut pour leur malheur. Ils furent tous maſſacrés; un comptoir que les Anglois y formèrent quelques années après, eut la même deſtinée. Les Hollandois qui n'avoient pas été mieux traités, reparurent en 1748, avec une eſcadre; quoique très-foible, elle impoſa tellement au prince qui poſſède ſeul le poivre, qu'il ſe détermina à leur en accorder le commerce excluſif. Seu-

lement il lui fut permis d'en livrer cinq cens mille livres aux Chinois, qui de tout temps fréquentoient ſes ports. Depuis ce traité la compagnie envoie à Banyar-Maſſin du riz, de l'opium, du ſel, de groſſes toiles. Elle en tire quelques diamans & environ ſix cens mille peſant de poivre, à trente & une livres le cent, ce qui lui fait un profit immenſe.

Voilà, Madame, ce que j'ai pu recueillir de plus intéreſſant ſur l'île de Borneo, d'où je compte partir inceſſamment pour me rendre aux Moluques. J'eſpère que le nombre & la diverſité de ces îles me fourniront de nouvelles obſervations, & je m'empreſſerai de vous en faire part.

LETTRE LXXXVII.

Des Moluques.

MOLUC, Madame, qui, dans la langue du pays, ſe prononce *Molge*, ſignifie tête du chef. D'autres le font dériver de *Moluco*, mot arabe, qui ſignifie le royaume: mais dans l'un & l'autre ſens, il paroît que le nom de Moluques emporte une idée d'excellence & de diſtinction. Parmi ces îles, on en compte cinq principales qui n'occupent guère plus de vingt-cinq lieues d'étendue, toutes à la vue les unes des autres. Leur ſituation eſt preſque entièrement ſous la ligne, car la plus ſeptentrionale

n'en eſt qu'à un demi-degré du côté du nord, & la plus méridionale à un degré du côté du ſud. Pluſieurs autres îles ſituées à peu de diſtance, ſont auſſi compriſes ſous le nom de Moluques ; mais les plus célèbres portent le nom de *Ternate*, *Tydor*, *Motier*, *Machien* & *Bachian*.

La forme de ces cinq îles eſt ronde & preſque la même. On ne donne pas plus de huit lieues de tour à la plus grande. Elles ſont ſéparées les unes des autres par des bras de mer & par quelques autres îles beaucoup plus petites, la plupart déſertes. L'accès en eſt dangereux, par la multitude de bancs de ſable & d'écueils dont

elles ſont environnées. Cependant on y trouve quelques rades où les vaiſſeaux peuvent mouiller.

Cet archipel paroît avoir été vomi par la mer. On le croiroit avec fondement l'ouvrage de quelque feu ſouterrain. Des monts orgueilleux dont la cîme ſe perd dans les nues ; des rochers énormes, entaſſés les uns ſur les autres ; des cavernes hideuſes & profondes ; des torrens qui ſe précipitent avec une violence extrême ; des volcans, annonçant ſans ceſſe une deſtruction prochaine : un pareil chaos fait naître cette idée ou lui prête de la force.

On ignore comment ces îles furent d'abord peuplées ; mais on

prétend que les Chinois s'y établirent lorſqu'ils ſubjuguèrent la plus grande partie des pays orientaux, & qu'après eux, elles eurent ſucceſſivement pour maîtres les Javanois, les Malais, les Perſans & les Arabes. C'eſt aux derniers qu'on attribue l'introduction du Mahométiſme, dont les habitans mêlèrent les ſuperſtitions à celles de l'idolâtrie. Il s'y trouve encore d'anciennes familles, qui ſe font honneur de tirer leur origine des premières divinités du pays, ſans en être moins attachées à l'alcoran. Au commencement du ſeizième ſiècle, ces peuples étoient des eſpèces de ſauvages, dont les chefs, quoique décorés du nom de Roi, n'avoient

qu'une autorité bornée, & tout-à-fait dépendante des caprices de leurs ſujets. Leur pareſſe étoit exceſſive. La chaſſe & la pêche étoient leur occupation unique, & ils ne connoiſſoient aucune eſpèce de culture. Quoiqu'ils ſe ſoient un peu civiliſés depuis, leurs loix ſont encore groſſières & barbares. Elles permettent la pluralité des femmes, ſans en fixer le nombre, & ſans aucune règle pour le bon ordre des mariages. Cependant la première femme du Roi eſt diſtinguée par le nom de *Putris*, & ſes enfans ſont eſtimés plus nobles que ceux des autres femmes. Leur droit à la ſucceſſion n'eſt jamais conteſté par les enfans d'une autre

mère. Les loix pardonnent difficilement le larcin & font grace à l'adultère ; dans l'opinion de ces insulaires, la propagation du genre humain doit être le premier objet de la politique. Ce principe est moralement bon, car il tend à faire respecter la vie de l'homme & à le maintenir dans un état de bien-être qui l'invite à se reproduire. La nature le dicte par-tout où elle n'est point étouffée par des usages destructeurs, ou par des institutions inhumaines.

Les Moluquois ont poussé leur attention si loin, à cet égard, qu'ils ont des ministres publics chargés de se promener dès la pointe du jour dans toutes les

rues, & de battre la caiſſe pour éveiller les perſonnes mariées, & les inviter à remplir le devoir conjugal. Ce n'eſt peut-être pas le ſeul pays où les maris euſſent beſoin d'un pareil avertiſſement, & je ne voudrois pas répondre qu'il ne s'en trouvât encore quelqu'un qui fît la ſourde oreille; mais cet uſage quelque ſingulier qu'il paroiſſe, ne peut avoir aucun inconvénient, & je préſume qn'on auroit grand tort de l'abolir.

Les hommes portent des turbans de diverſes couleurs, ornés de plumes & quelquefois de pierres précieuſes. Celui du roi eſt diſtingué des autres. C'eſt une eſpèce de mître qui lui tient lieu de couron-

ne. L'habit commun eſt un pourpoint ou une veſte, qu'ils appellent *chenines*, avec des hauts de chauſſes de damas bleu, rouge, verd ou violet. Ils portent auſſi des manteaux courts de la même étoffe, quelquefois étendus, & quelquefois racourcis & noués ſur l'épaule. Les femmes entretiennent ſoigneuſement leur chevelure : elles la laiſſent flotter de toute ſa longueur, ou elles la relèvent en nœuds, entremêlés de fleurs, de plumes & d'aigrettes. Leurs robes ſont à la turque ou à la perſane. Elles portent des bracelets, des pendans-d'oreilles, des colliers de diamans & de rubis, & de grands tours de perles. Ces ornemens ſont com-

muns à tous les états. Les étoffes de ſoie & d'écorce d'arbre ſont également en uſage, ſans aucune diſtinction pour les deux ſexes, & leur viennent de toutes les parties de l'Inde qui s'empreſſent de les apporter en échange, pour du gérofle & du poivre. Ce n'eſt pas pour ſe garantir du froid, qu'ils apportent tant de ſoin à leur parure. Ce goût de propreté leur eſt ſans doute venu du mahométiſme. Les hommes le pouſſent juſqu'à parfumer leurs habits.

En général les femmes ſont d'une taille médiocre, blanches, aſſez jolies, & d'une humeur vive. Avec quelque ſoin qu'elles ſoient gardées, on ne peut les empêcher de trom-

per leurs maris. Elles s'occupent ordinairement à filer le coton qui croît en abondance dans toutes leurs îles. Les plus riches ne poſsèdent point d'argent. La principale richeſſe de ces inſulaires conſiſte en clous de géroſle. Il eſt vrai qu'avec cette précieuſe marchandiſe, il n'y a rien qu'ils ne puiſſent ſe procurer. Les hommes ſont un peu baſanés, ou plutôt d'une couleur jaunâtre plus obſcure que celle du coing. Ils ont des cheveux plats, & pluſieurs les parfument d'huiles odoriférantes. La plupart ont les yeux grands, & le poil des ſourcils fort long. Ils ſont dans l'uſage de le peindre auſſi-bien que celui des paupières. Ils ſont robuſ-

tes, infatigables à la guerre & ſur mer, mais pareſſeux pour tout autre exercice. Ils vivent long-temps, quoiqu'ils blanchiſſent de bonne heure. Ils ſont doux & officieux à l'égard des étrangers, ſe familiariſant aiſément, mais importuns par leurs demandes continuelles, intéreſſés dans le commerce, ſoupçonneux, trompeurs, & pour joindre pluſieurs vices en un ſeul, ils ſont ingrats.

Les îles de Ternate, de Tidor & de Bachian ont chacune leur Roi particulier; mais le plus puiſſant de ces trois princes eſt celui de Ternate. Vous avez dû remarquer, Madame, que l'île de Ternate n'a pas plus de huit lieues de

tour. Le terrein en eſt élevé, & l'eau de puits y eſt fort douce. Elle a deux ports qui regardent l'orient, l'un qui ſe nomme *Talingamma*, & l'autre à une lieue de là qui ſe nomme *Toloco*. Leurs quais ſont revêtus de pierres & commodes pour les vaiſſeaux. Le roi tient ſa cour à Gammalamma, ville ſituée ſur le rivage, mais ſans rade, parce que la mer y a trop de profondeur, & que le fond en eſt pierreux. Les habitans y ont fait une jettée de pierres pour ſe mettre à couvert des ſurpriſes, de manière que les vaiſſeaux étrangers vont mouiller ordinairement devant Telingamma, où la rade eſt fort bonne entre cette place & l'île de Tidor.

A une demi-lieue de Telingamma, dans les terres, eſt une petite ville nommée *Maleca*, qui eſt revêtue d'un mur de pierres sèches.

Gammalamma qui peut être regardée comme la capitale de Ternate, quoique d'autres donnent ce titre à *Maleca*, ne contient qu'une rue aſſez longue, mais ſans pavés. La plupart des édifices ſont de roſeaux, le reſte eſt de bois; & les deux rangs qui forment la rue, s'étendent le long du rivage. On découvre au milieu de l'île, une montagne de deux lieues de hauteur, couverte de palmiers & d'autres arbres : ſon ſommet offre une profonde caverne, qui ſemble pénétrer juſqu'au fond, & dont l'ou-

verture eſt ſi large, qu'à peine reconnoîtroit-on quelqu'un d'un côté à l'autre.

Elle contient un eſpace en forme d'aire, compoſé de pierres & de terre mouvante. C'eſt un volcan d'une nature extraordinaire. On en voit ſortir une fontaine, mais on ne ſait ſi l'eau en eſt douce, aigre ou amère ; car perſonne n'a la hardieſſe d'en goûter. Un Eſpagnol nommé Gabriel Rébélo, ayant eu la curioſité de meſurer la profondeur de la caverne, la trouva de cinq cens braſſes.

Ce volcan ſent beaucoup le ſoufre ; auſſi en jette-t-il une grande quantité mêlée avec la terre & les pierres rouges qui ſortent impétueuſement

tueuſement de ſon cratère. On préſume que le bas de la montagne contient de grandes concavités où la raréfaction de l'air, cauſée par le feu, produit des tremblemens de terre avec un bruit épouvantable. Les flammes & les pierres qui s'élèvent dans l'air, vont juſqu'à la ville de Gammalamma, & quelquefois juſqu'aux îles de Meao & de Cafure, qui ſont à vingt lieues de Ternate. La fumée eſt de diverſes couleurs, ſuivant la nature de l'humeur ou de la terre qui pouſſe quantité d'exhalaiſons différentes. L'air qui en eſt rempli peut auſſi contribuer à cette variété. L'infection en eſt ſi forte qu'elle corrompt les eaux & les rend même dangereuſes. Cepen-

dant la montagne ne laiſſe pas d'être fertile juſqu'aux deux tiers de ſa hauteur. De-là juſqu'au ſommet on paſſe dans une région froide où l'on ne trouve aucune eſpèce d'oiſeaux ; mais ſeulement une grande quantité de mouches. Quand on eſt parvenu au ſommet, on découvre une vaſte mer & une infinité d'îles, parce que l'air y eſt toujours pur & ſans mêlange d'aucune vapeur qui puiſſe borner la vue.

L'île de Tidor ſituée au ſud de celle de Ternate, eſt plus grande que cette dernière. Dans l'ancien langage du pays, ſon nom ſignifie fertilité & beauté ; mais il paroît qu'il s'écrivoit Tidura, du moins

en caractères arabes & perſans. Elle n'eſt pas moins fertile ni moins agréable que celle de Ternate, & elle a auſſi ſon Roi particulier. Sa côte orientale eſt couverte de bois. Du nord au ſud, le rivage eſt défendu par un retranchement de cailloux, de la longueur de deux ou trois portées de mouſquet. A l'extrêmité méridionale eſt une montagne ronde & aſſez haute, au pied de laquelle eſt la ville capitale, qui porte auſſi le nom de Tidor.

Bachian eſt encore un royaume particulier; mais déchu par la molleſſe de ſes habitans.

Machian eſt ſous la domination du Roi de Ternate. Son circuit eſt d'environ ſept lieues.

Mais la puiſſance des Moluques n'eſt pas bornée à ces cinq îles : elles en ont un ſi grand nombre dans leur dépendance, que le ſeul Roi de Ternate en a poſſédé juſqu'à ſoixante & douze. Les principales que quelques-uns rangent auſſi ſous le nom de Moluques, ſont celles de *Meao*, de *Macigoran*, Cinome-Cabel, Gilolo & Amboine. Cette dernière étant une des plus importantes, j'aurai l'honneur de vous en entretenir dans ma prochaine lettre.

LETTRE LXXXVIII.

L'Ile d'Amboine, Madame, fut découverte par les Portugais en 1515, c'eſt-à-dire en même temps

que Ternate, & les Hollandois la leur enlevèrent le 23 de février 1603. Elle a vingt-deux ou vingt-quatre lieues de circuit & ſe trouve ſituée à quatre degrés de latitude du ſud.

L'aſpect intérieur du pays n'offre d'abord qu'un déſert très-rude. De quelque côté qu'on tourne les yeux, on ſe voit environné de hautes montagnes, dont le ſommet ſe perd dans les nues, d'affreux rochers entaſſés les uns ſur les autres, de cavernes épouvantables, d'épaiſſes forêts, & de profondes vallées, qui en reçoivent une obſcurité continuelle. En même temps, l'oreille eſt frappée du bruit des rivières qui ſe précipitent dans la mer avec

un fracas horrible, ſur-tout au commencement de la mouſſon de l'eſt, époque à laquelle les vaiſſeaux arrivent ordinairement de l'Europe. Cependant les étrangers qui s'arrêtent dans le pays juſqu'à la mouſſon de l'oueſt, y trouvent beaucoup d'agrément. Ces montagnes qui abondent en ſagou & en géroſle, ces forêts toujours vertes & remplies de beaux bois, ces vallées fertiles, ces rivières qui roulent des eaux pures & argentines, ces rochers même & ces cavernes qui forment les ombres du tableau; tous ces objets diverſifiés en tant de manières, produiſent le ſpectacle le plus impoſant & le plus magnifique.

On prétend que la paralyſie eſt fort commune dans cette île, & qu'on en rapporte quelquefois un teint olivâtre qu'on appelle avec beaucoup d'injuſtice la maladie du pays. Si l'on excepte les tempéramens foibles, la plupart de ceux qui perdent l'uſage de leurs membres ne doivent attribuer cet accident qu'à leur imprudence. On en a vu, qui pour s'être endormis en chemiſe au clair de la lune, dans les ſoirées fraîches, ſe ſont trouvés perclus à leur réveil, ſur-tout après quelque débauche. Le vin de palmier donne à ceux qui ont pris l'habitude d'en boire avec excès, cette couleur pâle, qu'on nomme la maladie du pays. Les inſulaires

qui uſent de la même liqueur avec plus de modération, & qui ne s'expoſent point à l'air pendant les nuits froides, ne ſont pas ſujets à ces inconvéniens.

Les groſſes pluies & les tremblemens de terre ſont les deux principales incommodités du pays. Pendant la mouſſon de l'eſt, qui commence au mois de mai, & qui finit en ſeptembre, il pleut quelquefois pluſieurs ſemaines ſans interruption. Malgré l'abondance d'eau qui tombe à plomb, & les torrens impétueux qui coulent des montagnes dans les lieux bas, le terrein eſt ſi ſpongieux que les campagnes ſont bientôt deſſéchées. Mais on remarque comme une merveille de la

nature, moins facile à comprendre, que la ſaiſon de la pluie n'eſt pas la même pour toutes ces îles. Quand il pleut dans celle d'Amboine, il fait beau à Bouro, à Manipa, & dans d'autres lieux ſitués à l'occident. Ce qui paroît encore plus ſurprenant, c'eſt qu'à l'oueſt de Houwamohel, on ait à la fois la mouſſon sèche, & à l'eſt, celle des pluies. Cette dernière ſaiſon eſt ſouvent accompagnée de violens ouragans ; mais les tremblemens de terre ſont plus fréquens dans l'autre, qui commence au mois de novembre, & qui règne auſſi pendant cinq mois. Dans les mois d'avril & d'octobre on n'a point de vents réglés. Ceux de l'eſt &

du ſud-eſt amènent les pluies. Ceux de l'oueſt & du nord-oueſt cauſent la ſéchereſſe ; mais ils tempèrent les grandes chaleurs, qui, ſans cela, ſeroient exceſſives. L'ardeur du ſoleil dure depuis neuf juſqu'à cinq heures ; après quoi l'on commence à reſpirer un grand air de fraîcheur, qui devient même aſſez vif, par les fortes roſées qui tombent à l'entrée de la nuit. La chaleur eſt cependant ſi rude pour la terre, qu'elle y forme ſouvent des ouvertures de vingt pieds de profondeur. Elle fait tarir les rivières & ſécher ſur pied de vieux arbres. Les gérofliers qui demandent de l'humidité, en ſouffrent ſur-tout beaucoup de dommage.

Les tremblemens de terre ne ſont jamais plus à craindre qu'après les pluies qui ſuivent ces grandes chaleurs. Dans cette ſaiſon de ſéchereſſe, on eſt encore effrayé de temps en temps par de furieux tonnerres; & la foudre, en tombant ſur les mâts des vaiſſeaux & ſur les plus gros arbres, les fend quelquefois du haut en bas. On aſſure, d'après une expérience réitérée, que c'eſt l'effet de véritables carreaux & qu'on en a réellement trouvé pluſieurs à l'ouverture des fentes.

Les mers d'Amboine offrent un ſpectacle plus étrange dans la différence de leurs eaux. Deux fois l'an, à la nouvelle lune de juin & d'août ſi l'on obſerve la mer

pendant la nuit, elle paroît coupée par pluſieurs gros ſillons qui ont la blancheur du lait ; & le jour on n'y remarque aucun changement. Cette eau blanche, qui ne ſe mêle pas avec l'autre a plus ou moins d'étendue, à proportion que les vents du ſud-eſt, les orages & les pluies en augmentent le volume ; mais celle du mois d'août eſt la plus abondante. On la voit principalement des îles de Key & d'Aron, autour du ſud-eſt, juſqu'à Tenimbar & Timor-Laout au ſud ; à l'oueſt juſqu'à Timor ; au nord près de la côte méridionale de Ceram ; mais elle ne paſſe pas au nord d'Amboine. Perſonne ne ſait d'où elle vient, ni quelles en peu-

vent

vent être les cauſes. L'opinion la plus commune eſt qu'elle ſe prend au ſud-eſt, & qu'elle ſort de ce grand golfe, qui eſt entre le continent des terres auſtrales & la nouvelle Guinée. Quelques-uns l'attribuent à de petits animaux qui luiſent de nuit; d'autres s'imaginent que ce ſont plutôt certaines vapeurs ſulfureuſes, qui s'élèvent du fond de la mer, & qui ſe répandent ſur ſa ſurface. Il eſt vrai qu'on a pluſieurs montagnes de ſoufre dans ces environs; mais ſi elles produiſoient cet effet, il devroit être le même par-tout où il y a de telles montagnes, & c'eſt ce qui n'arrive pas. Quand l'eau blanche eſt paſſée, la mer décharge

de l'écume & de l'ordure ſur ſes bords, en plus grande quantité qu'à l'ordinaire. Cette eau eſt fort dangereuſe pour les petits bâtimens, parce qu'elle empêche de diſtinguer les briſans. Les vaiſſeaux qui y ſont expoſés, pourriſſent plutôt, & l'on obſerve que les poiſſons ſuivent l'eau noire.

Un autre objet d'admiration qu'on trouve dans ces mers, ce ſont certains vermiſſeaux de couleur rouſsâtre, qu'on nomme wawo. Tous les ans, à un temps réglé, ils paroiſſent le long du rivage, en divers endroits de l'île d'Amboine. Vers le temps de la pleine lune d'Avril, on en voit une infinité qui s'étendent ſur une grande

lisière du rivage, particulièrement dans les endroits pierreux où l'on peut les ramasser par poignées. La lueur semblable au feu, qu'ils jettent le soir, invite les insulaires à sortir pour en aller faire leur provision, car ces insectes ne se montrent que trois ou quatre jours dans l'année. Les Amboiniens les confisent : ils en font une espèce de *bacassam*, qui leur paroît excellent; mais si l'on diffère seulement un jour de les saler, ils s'amollissent si fort, qu'il n'en reste qu'une humeur glaireuse & tout-à-fait inutile.

Les Amboiniens sont de moyenne stature, plus maigres que gros & fort basanés. Ils n'ont pas le nez camus : ils l'ont, au contraire, bien

formé, & les traits du viſage réguliers. On en voit même pluſieurs qui peuvent paſſer pour de beaux hommes, & les femmes n'y ſont pas ſans agrémens. On trouve parmi ces inſulaires, une eſpèce d'hommes qu'on nomme *Cakerlaks*, preſque auſſi blancs que les Européens, mais d'une pâleur de mort, qui a quelque choſe d'affreux, ſur-tout quand on les voit de près. Leurs cheveux ſont fort jaunes, on diroit qu'ils ont été rouſſis par la flamme. Ils ont quantité de groſſes lentilles aux mains & au viſage. Leur peau eſt galeuſe, rude, & chargée de rides. Leurs yeux qu'ils clignotent continuellement, de jour, paroiſſent à moitié fermés, & ſont

ſi foibles qu'ils ne peuvent preſque pas ſupporter la lumière ; mais la nuit, ils voient très-clair. Ils ſont de couleur griſe, tandis que ceux des autres inſulaires ſont noirs. On voit auſſi quelques femmes de cette eſpèce, quoiqu'elles ſoient plus rares. Les Cakerlaks ſont mépriſés de leur propre nation. C'eſt une ſorte de lépreux. Il s'en trouve dans le royaume de Loango, en Afrique & ailleurs. Leur nom vient de certains inſectes volans des Indes qui muent tous les ans, & dont la peau reſſemble aſſez à celle des Cakerlaks.

L'habillement des Amboiniens paroît être un mêlange de leurs anciens uſages & de ceux qu'ils

ont empruntés des Hollandois. Quoique les joyaux de prix ſoient rares parmi ces inſulaires, on en voit beaucoup en or, en argent, en diamans & en perles. Un des plus anciens ornemens des orientaux, connu du temps d'Abraham, eſt celui que les femmes portoient au milieu du front, & qui deſcendoit entre les ſourcils. Cette eſpèce de joyaux ſemble ne s'être conſervée qu'ici, où j'ai eu l'occaſion d'en examiner quelques-uns des plus étranges. Le principal avoit ſix pendans qui couvroient preſque tout le viſage; mais la plupart n'en ont qu'un qui tombe juſques ſur le nez, & d'autres ſont ſans pendans.

Parmi les ornemens les plus précieux des princes du pays, on compte les ſerpens d'or, qui ſont ordinairement à deux têtes, & qui valent juſqu'à 150 florins. Ces inſulaires mettent au-deſſus de l'or même le *ſowaſſa*, qui eſt une compoſition de ce métal, avec une certaine quantité de cuivre. On en fait des anneaux, des pommes de canne, des boutons & toute ſorte de petits vaiſſeaux. Au reſte, il ne ſe trouve de ces joyaux que parmi les chefs. Tous les autres ſont fort pauvres. Les Rayas, les Patis & les Oroncaies tirent un revenu aſſez honnête de leurs terres & de leurs clous de géroſle. Ils pourroient amaſſer des richeſſes, s'ils ne dépen-

ſoient tout en feſtins, en préſens & en procès; ne faiſant pas difficulté de ſacrifier à la chicane une centaine de ducats pour un géroflier conteſté. Malgré cette prodigalité des grands & la pauvreté des autres, il eſt remarquable qu'on ne voit jamais ici de mendians. Vous en ſerez moins étonnée, Madame, quand vous ſaurez que les arbres y produiſent en abondance des fruits dont on n'interdit point l'uſage aux paſſans, & que perſonne ne refuſe à l'indigent qui le demande, la liberté de couper autant de bois qu'il peut en brûler en un jour. Un inſulaire qui n'eſt pas trop pareſſeux, peut gagner facilement trois eſcalins par jour,

en revendant ſes fagots, & il ne lui faut que deux ſols pour vivre.

L'ignorance mère de l'idolâtrie & de la ſuperſtition, a introduit, dans le culte & dans la manière de vivre de ces inſulaires, une infinité d'uſages auſſi bizarres, que leurs préjugés ſont ridicules. Les démons partagent leurs principaux ſoins, & ſont le continuel objet de leurs inquiétudes. La rencontre d'un corps mort qu'on porte en terre, celle d'un impotent ou d'un vieillard, ſi c'eſt la première créature qu'ils voient dans la journée; le cri des oiſeaux nocturnes, le vol d'un corbeau au-deſſus de leurs maiſons, ſont pour eux autant de préſages funeſtes, dont ils croient

pouvoir prévenir les effets en rentrant chaque fois chez eux, ou en prenant certaines précautions. Quelques gouſſes d'ail, de petits morceaux de bois pointus & un couteau, mis à la main ou ſous le chevet d'un enfant pendant la nuit, leur paroiſſent des armes efficaces contre les eſprits malins.

Jamais un Amboinien ne vendra le premier poiſſon qu'il prend dans des filets neufs; il en appréhenderoit quelque malheur : mais il le mange lui-même ou le donne en préſent. Les femmes qui vont au marché le matin avec quelques denrées, donneront toujours la première pièce pour le prix qu'on leur en offre, ſans quoi elles croi-

roient n'avoir aucun débit pendant le reſte du jour. Auſſi lorſqu'elles ont vendu quelque choſe, elles frappent ſur leurs paniers, en criant de toute leur force que cela va bien. Un inſulaire, ſi vous louez ſes enfans, croira que vous voulez les enſorceler, à moins que vous n'ajoutiez à vos éloges des expreſſions propres à éloigner toute défiance. Cette crainte, quelque ridicule qu'elle paroiſſe, a peut-être ſa ſource dans un principe très-raiſonnable : peut-être ces inſulaires ſe ſont-ils apperçus que, flatter un enfant, c'étoit éveiller l'amour-propre dans ſon jeune cœur, le rendre vain, orgueilleux & inſupportable. Il ſeroit à deſirer que les

Princes & les Rois euſſent la même opinion de la flatterie ; c'eſt pour eux ſur-tout qu'elle eſt le plus pernicieux de tous les enchantemens, & cependant il en eſt bien peu qui s'en méfient.

Lorſqu'un enfant éternue, on ſe ſert d'une eſpèce d'imprécation pour conjurer l'eſprit malin qui cherche à le faire mourir. Ces idées ſont ſi invétérées dans la nation, qu'on entreprendroit vainement de les détruire. Les perſonnes même, qui ont embraſſé le chriſtianiſme n'en ſont pas exemptes. On n'admet point auprès d'un malade ceux qui, peu auparavant, ſeroient entrés dans la maiſon d'un mort. Les filles du pays ne mangeront pas d'un

double piſang (a) ou de quelqu'autre fruit double. Une eſclave n'en préſentera point à ſa maîtreſſe, de peur que dans ſa première couche elle ne mette deux enfans au monde, ce qui augmenteroit le travail domeſtique. Qu'une femme meure enceinte ou en couche, les Amboiniens croient qu'elle ſe change en une eſpèce de démon, dont ils font des récits auſſi abſurdes que leurs précautions pour éviter ce malheur. Une de leurs plus ſingulières opinions eſt celle qu'ils ſe forment de leur chevelure : ils lui attribuent la vertu de ſoutenir un

(a) Eſpèce de figue très-excellente au goût.

malfaiteur dans les plus cruels tourmens, ſans qu'on puiſſe lui arracher l'aveu de ſon crime, à moins qu'on ne le faſſe raſer, & ce qui doit faire admirer la force de l'imagination, cette idée eſt vérifiée par l'effet.

Avec tant de penchant à la ſuperſtition, les Amboiniens ne peuvent qu'admettre la nécromancie. Cette ſcience réſide dans certaines races renommées parmi eux. Quoiqu'ils les haïſſent mortellement, parce qu'ils les croient capables de leur nuire, ils ne laiſſent pas d'avoir recours aux ſortilèges, ſoit pour favoriſer leurs amours, ſoit dans toute autre vue. Ce vice règne principalement parmi les fem-

mes : mais ſi l'on examine à fond leur magie, on trouve qu'elle ne conſiſte le plus ſouvent que dans l'art de préparer ſubtilement des poiſons, & que le reſte n'eſt qu'un tiſſu d'impoſtures.

Les Amboiniens ont divers uſages qui leur ſont communs avec d'autres peuples de l'Orient, tels que de s'accroupir pour faire leur eau, diſant qu'il ne convient qu'aux chiens d'uriner debout ; de s'aſſeoir ſur une natte les jambes croiſées ſous le corps ; de laiſſer croître leurs ongles, qu'ils teignent en rouge ; de s'oindre le corps d'huiles odorantes, & d'en parfumer leur chevelure en s'arrachant le poil de toutes les autres parties.

Dès qu'un enfant eſt né, ſa mère lui préſente le ſein & lui donne un nom de lait, indépendamment de celui qu'il reçoit enſuite au baptême. Ce nom ſe rapporte toujours à quelques circonſtances de ſa naiſſance. On ne ſait ce que c'eſt que d'emmailloter les enfans, mais on les enveloppe négligemment dans un linge, après leur avoir appliqué un bandage ſur le nombril. D'autres ſoins ſeroient mortels dans un pays ſi chaud. Pluſieurs Européens en ont fait anciennement l'expérience. Au lieu de porter les enfans ſur le bras, l'uſage eſt, ici, de les porter ſur la hanche en paſſant le bras gauche ſous leurs aiſelles, autour du dos, dans une attitude

fort aiſée. On ne voit, parmi ces peuples, que des corps bien formés dans tous leurs membres : jamais d'eſtropiés, à moins que ce ne ſoit par accident. Après la naiſſance d'un enfant, on plante un cocotier, ou quelqu'autre arbre dont les nœuds ſucceſſifs indiquent le nombre des années de ce même enfant.

A la mort du père, l'aîné des fils eſt le maître de tout ce qu'il poſſédoit. Cet aîné ne donne à ſa mère, à ſes frères, & à ſes ſœurs, que ce qu'il juge néceſſaire à leur ſubſiſtance. Mais il ne ſuccède pas à ſon pere dans les dignités héréditaires ; elles paſſent aux collatéraux.

Il y a dans les environs de cette île, un peuple qui ne mérite pas moins d'être obſervé. Ce ſont les Alfouriens. Je vais tâcher, Madame, de me mettre bientôt en état de vous inſtruire de leurs mœurs. Elles ne vous intéreſſeront pas moins que celles des Amboiniens.

LETTRE LXXXIX.

LES Alfouriens, Madame, peuvent être mis au ſecond ordre des naturels du pays. Ce ſont des Montagnards ſauvages, qui occupent les hauteurs de l'île de Ceram, l'une des dépendances d'Amboine, & qui ſont fort différens des inſulaires établis ſur le rivage. En gé-

néral, ils ſont beaucoup plus grands, plus charnus & plus robuſtes, mais d'un naturel farouche & barbare. La plupart vont nus, ſans diſtinction de ſexe; ils n'ont pour tout vêtement, qu'une large ceinture teinte en pluſieurs raies, qui leur couvre uniquement le milieu du corps. Ces ceintures ſont compoſées de l'écorce d'un arbre nommé *Sacca*. Ils portent ſur la tête une coque de noix de coco, autour de laquelle ils entortillent leurs cheveux. Ils les attachent auſſi quelquefois à un morceau de bois qui leur ſert en même-temps d'étui pour leur peigne. Cet étrange bonnet eſt encore orné de trois ou quatre panaches. Leur chevelure eſt liée

d'un cordon auquel ils enfilent de petits coquillages blancs. Ils ſe garniſſent les doigts des pieds & le cou, de ces mêmes coquillages. Quelquefois leur collier eſt un chapelet de verre. Ils portent auſſi de gros anneaux jaunes aux oreilles ; mais ils ne paroiſſent jamais plus propres que lorſqu'ils ont des rameaux d'arbre aux bras & aux genoux : ils ne manquent pas de s'en décorer ſur-tout lorſqu'ils doivent ſe battre.

Tous ces montagnards, quoique diviſés en factions, ont les mêmes manières, les mêmes mœurs & le même culte. Aucun jeune homme ne peut couvrir ſa nudité, ni ſa maiſon, ſe marier ou former quel-

que entrepriſe, ſi, pour chacune de ces inſtallations, il n'apporte dans ſon village, autant de têtes d'ennemis : elles ſont poſées ſur une pierre conſacrée à cet uſage. C'eſt une loi inviolable parmi eux. Celui qui compte le plus de têtes eſt reputé le plus noble & peut aſpirer aux meilleurs partis. On n'examine point à la rigueur ſi ce ſont des têtes d'homme, de femme, ou d'enfant. Il ſuffit que la taxe ſoit remplie. Par cette politique, il eſt facile à leurs chefs de détruire en peu de temps un village ennemi, & de faire la guerre ſans qu'il leur en coûte la moindre dépenſe.

Les jeunes Alfouriens, lorſqu'ils vont chercher des têtes, marchent

en petites troupes de huit ou dix, le corps tellement couvert de verdure, de mouſſe & de rameaux, que cachés ſur les chemins, ou au milieu des bois, on les prend facilement pour des arbres ; dans cet état, s'ils voient paſſer quelqu'un de leurs ennemis, ils lui jettent une ragaie par derrière ; & s'élançant ſur lui, ils lui coupent la tête & l'emportent dans les habitations, où ils font leur entrée ſolemnelle. Les jeunes femmes & les filles chantent & danſent autour d'eux, & célèbrent cette victoire par des réjouiſſances publiques. Les têtes ſont ſuſpendues aux maiſons, ou jettées en certains lieux comme une offrande aux divinités du pays.

Il arrive ſouvent à ces jeunes Alfouriens de roder un mois ou deux, avant qu'ils puiſſent trouver l'occaſion de ſe pourvoir de têtes, parce qu'ils n'attaquent guère l'ennemi qu'à coup ſûr. S'ils le manquent, ils reviennent les mains vuides, quelquefois bleſſés, & ſi remplis de frayeur, que de long-temps ils ne penſent plus au mariage. Lorſqu'ils ont perdu quelques-uns de leurs gens dans un combat, & que les têtes en ſont emportées, ils jettent les cadavres ſur un arbre, comme indignes de la ſépulture. Mais ſi les morts ont encore leur tête, il eſt permis aux parens de les enterrer, dans la crainte que leurs ennemis n'en puiſſent faire trophée.

Avec des loix auſſi barbares, les Alfouriens ont beſoin d'autres maximes, aſſorties à cette politique & propres à perpétuer les occaſions de les exercer avec quelque apparence de juſtice. Leur extrême délicateſſe ſur le point d'honneur eſt la principale ſource des guerres continuelles qui règnent entr'eux. Lorſqu'un Alfourien en viſite un autre, rien ne doit manquer à l'accueil qu'on lui fait. Cette réception conſiſte à lui préſenter d'abord du piſang & du tabac. Oublie-t-on volontairement ou par malheur, de joindre au fruit du piſang les feuilles de ſiri néceſſaires ? c'eſt aſſez pour mettre en colère l'Alfourien étranger. Pour témoigner ſon reſſentiment,

reſſentiment, il ſort de la maiſon & va s'eſcrimer devant la porte, en danſant le ſabre à la main, juſqu'à ce que l'affront ſoit réparé par quelques préſens. Si pendant cette viſite, les petits enfans crachent ou ſe mouchent, c'eſt un outrage ſanglant. S'ils jettent quelque choſe à l'étranger, ou s'ils lui rient au nez, le père eſt tenu, chaque fois, de laver l'opprobre par d'autres préſens, & la paix eſt faite; mais, s'il refuſe, l'offenſé s'en plaint à ſes amis, & revient deux ou trois ans après demander ſatisfaction à ſon hôte. La querelle peut encore être appaiſée par un préſent: ſi on ne le fait pas, la vengeance eſt réſolue contre un opiniâtre, qui,

non content d'un premier affront, oſe encore, après tant d'années, pouſſer le mépris juſqu'à ne rien offrir en faveur de la réconciliation. L'offenſé meurt-il ſans avoir exécuté ſa réſolution ? Ce ſoin paſſe à ſes deſcendans qui ne manquent pas de le venger tôt ou tard. Quelquefois tous les habitans du village prennent parti pour le mort & vont enlever quelques têtes dans celui de l'agreſſeur, ce qui produit ordinairement une guerre ouverte. Mais avant d'en venir à cette extrêmité, l'un d'entr'eux élève la voix, appelle les cieux, la terre, la mer, les rivières, & tous leurs ancêtres à leur ſecours. Après cette invocation, il ſe tourne vers les

ennemis, & leur annonce à haute voix les motifs qui les forcent à la guerre, proteſtant qu'ils ne viennent pas clandeſtinement comme des voleurs, mais à découvert, & dans la ſeule vue de ſe procurer par la force le préſent de la réconciliation qu'on a l'injuſtice de leur refuſer. De retour dans leur village avec une ou deux têtes qu'ils ont coupées à leurs ennemis, ils les portent en cérémonie, accompagnés de leurs femmes qui ne ceſſent de chanter & de danſer autour d'eux. On donne enſuite un grand feſtin où les têtes ont leur place, & ſont ſervies chacune par un guerrier qui leur préſente du piſang, du tabac & d'autres rafraîchiſſemens. On

verſe neuf gouttes d'huile ſur chacune ; après quoi deux hommes les prennent & les jettent. Ils ſont perſuadés que s'ils manquoient à la moindre de ces cérémonies, ils ne pourroient ſe promettre aucun bonheur dans leur entrepriſe. Cependant, pour s'en aſſurer d'avance, ils ont recours au démon qu'ils conſultent de différentes manières, & dont ils attendent la réponſe par certains ſignes. Si les préſages ſont conſtamment favorables, ils n'héſitent plus à commencer la guerre.

Les Alfouriens ſe nourriſſent de ſerpens, de rats, de grenouilles & de pluſieurs autres ſortes de reptiles. La chair de ſanglier & le riz entrent auſſi dans leurs alimens. Le ſagou eſt

pour eux un mêts friand : ils en font une bouillie épaiſſe qu'ils mettent dans des bambous ; & la mangent froide lorſqu'ils ſont en voyage. Ces bambous leur tiennent lieu de marmittes, de pots & de verres. L'eau eſt leur boiſſon commune ; mais le ſaguwet, eſpèce de liqueur fermentée qu'ils tirent du ſagou, anime leurs feſtins. Ils enterrent cette liqueur dans des marais pour la rendre plus forte. Elle y prend une couleur jaune, & s'y conſerve toujours fraîche : mais elle y perd beaucoup de ſon goût agréable & devient même fort âpre. Ces montagnards aiment l'eau-de-vie à la fureur & ſavent la diſtinguer du vin d'Eſpagne.

Un miniſtre Hollandois étant arrivé le ſoir à *Elipapoutelh*, pour y adminiſtrer les ſacremens; on lui dit que l'un des plus puiſſans Rois des Alfouriens étoit deſcendu des montagnes avec une nombreuſe ſuite, & ſouhaitoit de le ſaluer. Le miniſtre qui connoiſſoit ce prince de réputation, conſentit à le recevoir ſur le champ; pour en être plutôt délivré. Après un court compliment, le Raja demanda de l'eau-de-vie, ajoutant, en mauvais Malais, qu'il l'aimoit beaucoup. La crainte des effets déſagréables que cette liqueur pouvoit produire, fit répondre au miniſtre Hollandois qu'étant au terme de ſon voyage, ſes proviſions étoient preſque finies.

Cependant il fit apporter un petit reſte de vin d'Eſpagne, qu'il voulut faire boire au prince pour de l'eau-de-vie. Mais celui-ci n'en eut pas plutôt goûté qu'il le rejetta : « Ce que vous m'offrez, dit-il en ſecouant la tête, n'eſt pas une boiſſon d'homme, c'eſt une boiſſon de femme ; ſi c'eſt de l'eau-de-vie, il faut que j'aie perdu la mémoire ». Le Miniſtre fort embarraſſé, ſe vit obligé de faire paroître ſa bouteille d'eau-de-vie ; le Raja n'en eut pas plutôt ſenti l'odeur qu'il s'écria que c'étoit une boiſſon d'homme. En effet la bouteille fut bientôt vuidée. Alors le prince Alfourien, commençant à s'échauffer, tira de ſa corbeille quelques morceaux de ſerpent

& de ſagou, qu'il offrit au miniſtre; & les lui voyant refuſer ſous divers prétextes, il voulut du moins, pour ſignaler ſa reconnoiſſance, lui faire accepter le ſpectacle d'un combat de ſes Alfouriens.

A la lumière de quantité de flambeaux, il fit commencer un combat qui, n'ayant d'abord été que ſimulé, devint bientôt ſérieux. La terre fut jonchée de cadavres. Le ſang ruiſſeloit; les membres voloient de toutes parts; & le Raja ne ceſſoit d'animer les combattans par ſes promeſſes & ſes menaces, ſans que les repréſentations du Miniſtre puſſent l'engager à terminer une ſcène ſi tragique. «Ce ſont mes ſujets, lui répondoit-il,» ce ne ſont que

» des chiens morts, dont la perte » n'eſt d'aucune importance ; & je » ne me fais pas une affaire d'en » ſacrifier mille pour vous marquer » mon eſtime ». Le Miniſtre, changeant de ton, répliqua que c'étoit beaucoup d'honneur pour lui, mais que les loix Hollandoiſes ne permettoient pas de répandre inutilement le ſang, & qu'il en deviendroit lui-même reſponſable au Gouverneur, qui ne manquant d'eſpions nulle part, ſeroit bientôt informé de cette ſcène. Le Raja, cédant à ſes remontrances, fit enfin terminer le combat. Le miniſtre en eut d'autant plus de joie, qu'il craignoit ſérieuſement que les Alfouriens, las de ſe maſſacrer les uns les autres,

ne ſe donnaſſent à leur tour, le divertiſſement de le tailler en pièces, lui & toutes les perſonnes de ſa ſuite.

Voilà certes un divertiſſement bien étrange ; & dans cette anecdote, on ne ſait pas trop ſi l'on doit être plus étonné de l'horrible cruauté de celui qui commande, que de l'imbécillité de ceux qui obéiſſent.

Avant que ces peuple connuſſent le gérofle dont ils tirent aujourd'hui leur ſubſiſtance, ils ne vivoient que de leurs pirateries & mangeoient les corps de leurs ennemis. C'eſt des Portugais qu'ils ont appris à ſe vêtir, & des Hollandois qu'ils ont reçu les lumières de l'évangile;

mais la profeſſion qu'ils font d'être Chrétiens, n'empêche pas qu'ils ne reviennent encore quelquefois à leur ancienne barbarie. On en rapporte des exemples qui font voir que la chair humaine a toujours de grands appas pour eux, lorſqu'ils trouvent l'occaſion de s'en raſſaſier ſans témoins.

Le Roi de Titaway, vieillard de ſoixante ans, avoua en 1687, que, dans ſa jeuneſſe, il avoit mangé pluſieurs têtes de ſes ennemis, après les avoir fait rotir ſur des charbons, ajoutant qu'entre toutes les viandes, il n'y en avoit pas de ſi délicate, & que les plus friands morceaux étoient les joues & les mains. En 1702, un vieux

meſſager du conſeil d'état d'Amboine, originaire de cette île & d'ailleurs fort honnête homme, fut convaincu d'avoir enlevé du gibet & mangé un bras du cadavre de l'eſclave dont l'embonpoint l'avoit tenté. Il fut puni par une amende de 500 piaſtres; heureux d'en être quitte à ſi bon marché. Il y a des ordonnances très-ſévères pour réprimer cette horrible paſſion, & de temps en temps on a ſoin de les renouveller.

LETTRE LC.

IL ne me reſte plus, Madame, qu'à vous parler des différentes productions des îles Moluques. On y trouve une quantité ſurprenante d'épiceries

d'épiceries & de plantes aromatiques ; ſur-tout de clous de géroſle, de canelle, de noix & de fleurs de muſcade, de ſandal, d'aloës, d'oranges, de limons & de cocos.

Le cocotier, naturel dans preſque toutes les régions de l'Inde, eſt un arbre d'une très-belle forme, qui s'élève à la hauteur de quarante & plus communément de ſoixante pieds. Il tient à la terre par un grand nombre de racines menues & fibreuſes. Son tronc, légèrement courbé vers la baſe, eſt droit dans le reſte de ſa longueur, d'une forme cylindrique, d'une groſſeur médiocre, marqué de pluſieurs inégalités circulaires, formées par la baſe des feuilles qui ſont tombées. Son bois

léger & ſpongieux ne peut être employé, ni dans la conſtruction des navires, ni dans aucun édifice ſolide ; & les bateaux formés de ce bois ſont fragiles & de peu de durée. La tête du cocotier ſe couronne de dix ou douze feuilles ailées, retrécies vers le ſommet, fort larges à leur origine, & couvertes dans leur premier âge d'un réſeau particulier dont on fait des tamis. Leur côte principale, longue de douze pieds, eſt profondément ſillonnée ſur la ſurface intérieure. On forme avec ces feuilles les toits des maiſons ; on en fait des paraſols, des voiles, des filets pour la pêche ; les plus jeunes même peuvent être ſubſtitués au papier, & recevoir

l'impreſſion des caractères tracés avec un ſtylet. Du milieu de cette touffe, s'élève une ſpathe ou enveloppe épaiſſe, membraneuſe, roulée ſur elle-même, renflée dans ſon milieu, & terminée en pointe. Lorſqu'elle eſt parvenue à une groſſeur déterminée, elle s'ouvre d'un côté & laiſſe appercevoir un panicule fort conſidérable, dont chaque rameau porte deux fleurs femelles & un plus grand nombre de fleurs mâles. Celles-ci ont un calice à ſix diviſions profondes & autant d'étamines; dans celles-là, les étamines ſont remplacées par un piſtil, qui devient un fruit de forme ovale, légèrement triangulaire, & de plus d'un demi-pied de diamètre.

L'aſſemblage de pluſieurs fruits tenant à un même panicule, ſe nomme régime. Le même arbre donne ſucceſſivement pluſieurs régimes dans une ſeule année.

Ce fruit a une écorce filandreuſe, épaiſſe de trois doigts, connue ſous le nom de caire, dont on fabrique quelques étoffes groſſières & des cordages pour les vaiſſeaux. Elle recouvre une noix fort dure, de la groſſeur & de la forme d'un petit melon, percée de trois trous à l'une de ſes extrêmité, propre à faire de petits vaſes & des uſtenſiles de ménage. La pulpe qui tapiſſe l'intérieur de cette noix, fournit une nourriture très-ſaine, dont on exprime au preſſoir une huile

qui eſt fort douce dans ſa nouveauté, & d'un grand uſage aux Indes. Elle contracte de l'amertume en vieilliſſant, & alors elle n'eſt bonne qu'à brûler. Le marc qui reſte dans le preſſoir, ſert à nourrir les beſtiaux, la volaille, & même le bas peuple dans des temps de diſette. Le centre de la noix eſt rempli d'une eau claire, rafraîchiſſante, légèrement ſucrée, qui ſert à déſaltérer le cultivateur & le voyageur. Dans les fruits anciens, cette eau ſe diſſipe, & fait place à une amende qui remplit bientôt toute la cavité, & devient propre à la germination. On trouve quelquefois dans ſon intérieur une concrétion pierreuſe, à laquelle les In-

diens attachent de grandes vertus: ils la regardent comme le gage d'un heureux ſuccès, & ne manquent guère de s'en munir dans leurs entrepriſes.

Les avantages que je viens de rapporter ne ſont pas les ſeuls que procure le cocotier. Si l'on coupe la pointe des bourgeons de fleurs avant leur parfait développement, il en découle une liqueur blanche, qui eſt reçue dans un vaſe attaché à leur extrêmité. Bue dans ſa nouveauté, elle eſt douce. C'eſt la manne du déſert; car ſi elle ne s'évanouit pas au ſoleil comme cette manne, du moins ne tarde-t-elle pas à s'aigrir & à ſe convertir en un vinaigre utile. Diſtillée

dans ſa plus grande force, elle donne une eau-de-vie très-ſpiritueuſe ; & en la faiſant bouillir avec un peu de chaux vive, on en tire du ſucre de médiocre qualité. Les bourgeons qui donnent cette liqueur, avortent néceſſairement, & ne ſe développent plus, parce qu'ils ont perdu la matière qui devoit ſervir à la formation & à l'accroiſſement des fruits.

Indépendamment du cocotier, les habitans de ces îles ont une eſpèce particulière de palmier, qu'on nomme ſagou. Cet arbre diffère du précédent par ſes feuilles plus longues, par ſon tronc beaucoup moins élevé, par ſes fruits plus petits. Sa végétation eſt d'a-

bord fort lente. Dans les commencemens, c'eſt un arbriſſeau garni d'épines, qui rendent ſon approche difficile. Mais dès que ſa tige eſt formée, elle s'élève en peu de temps à la hauteur de trente pieds ſur environ ſix de circonférence, & perd inſenſiblement ſes épines. Son écorce eſt épaiſſe d'un pouce, tout l'intérieur eſt rempli d'une moëlle qui ſe réduit en farine. L'arbre qui ſemble ne croître que pour les beſoins de l'homme, lui indique cette farine par une pouſſière fine & blanche, dont ſe couvre la feuille. C'eſt une marque certaine de la maturité du ſagou. Les Indiens coupent alors cet arbre par le pied ſans s'embarraſſer du fruit dont ils

ne font aucun cas ; & ils le dépècent en tronçons, pour en tirer la moëlle ou la farine qu'ils renferment. Après que cette ſubſtance a été délayée dans l'eau, on la coule à travers une eſpèce de tamis, qui retient les parties les plus groſſières. Ce qui a paſſé eſt jetté dans des moules de terre, où la pâte sèche & durcit pour des années entières. On mange le ſagou ſimplement délayé avec de l'eau, bouilli ou converti en pain. L'humanité des Indiens réſerve la fleur de cette farine aux vieillards & aux malades. Elle eſt quelquefois réduite en une gelée blanche & très-délicate.

En coupant les branches tendres de la plante, il en ſort, comme du

cocotier, une liqueur qui ſert de breuvage aux Indiens. Pour la recevoir, ils mettent le bout de la branche, qui reſte à l'arbre, dans l'ouverture de quelque vaiſſeau, & l'eſpace d'une nuit ſuffit pour le remplir. Cette liqueur qu'ils nomment *tual*, a la blancheur du lait. Elle eſt douce dans ſa fraîcheur. Si on la fait bouillir, elle fermente à-peu-près comme le grain germé dont on fait la bierre, & on lui fait prendre le goût du vin ou du vinaigre, ſuivant le beſoin qu'on en a.

Un peuple ſobre, indépendant, ennemi du travail, avoit vécu des ſiècles avec la farine de ſagou & l'eau du cocotier, quand les Chi-

nois ayant abordé par haſard aux Moluques dans le moyen âge, y découvrirent le gérofle & la muſcade, deux épiceries précieuſes que les anciens n'avoient pas connues. Le goût en fut bientôt répandu aux Indes, d'où il paſſa en Perſe & en Europe. Les Arabes qui tenoient alors dans leurs mains preſque tout le commerce de l'univers, n'en négligèrent pas une ſi riche portion. Ils ſe jettèrent en foule vers ces îles devenues célèbres; & ils s'en étoient approprié les productions, lorſque les Portugais qui les pourſuivoient par-tout, vinrent leur arracher cette branche de leur induſtrie. Ils la leur enlevèrent effectivement, & après en avoir été

long-temps poſſeſſeurs, ils ſe virent forcés de la partager avec les Eſpagnols devenus leurs maîtres, & de la leur céder preſque entièrement par la ſuite. Les deux nations, toujours diviſées, toujours en guerre, parce que le gouvernement n'avoit eu ni le tems, ni l'adreſſe de détruire leur antipathie, ſe réunirent pour combattre les ſujets des provinces-unies. Ceux-ci ſoutenus des naturels du pays, qui n'avoient pas encore appris à les craindre & à les haïr, acquirent peu-à-peu la ſupériorité. Les anciens conquérans furent chaſſés vers l'an 1621, & remplacés par d'autres auſſi avides, mais moins inquiets & plus éclairés.

Auſſi-tôt que les Hollandois ſe virent ſolidement établis aux Moluques, ils cherchèrent à s'approprier le commerce excluſif des épiceries ; avantage que ceux qu'ils venoient de dépouiller n'avoient jamais pu ſe procurer. Ils ſe ſervirent habilement des forts qu'ils avoient emportés l'épée à la main, & de ceux qu'on avoit eu l'imprudence de leur laiſſer bâtir, pour amener à leur plan les Rois de Ternate & de Tidor, maîtres de cet archipel. Ces princes ſe virent réduits à conſentir qu'on arrachât des îles laiſſées ſous leur domination, le muſcadier & le géroflier : les Hollandois ont concentré la culture de ce dernier à Amboine.

L'arbre qui donne le gérofle a le port du bouleau, l'écorce fine & liſſe du hêtre. Son tronc formé d'un bois très-dur s'élève peu & ſe partage en pluſieurs branches principales, dont les rameaux ſe couvrent, au mois de mars, de feuilles & de fleurs; les feuilles ſont toujours oppoſées, pointillées, liſſes, entières ſur les bords, preſque ſemblables pour la forme & la conſiſtance à celles du laurier. Les feuilles diſpoſées en corymbe terminal, ont chacune un calice allongé, terminé par quatre dents, qui portent autant de pétales blancs & un grand nombre d'étamines. Le piſtil renfermé dans le fond de ce calice, devient avec lui un fruit

ovoïde rempli d'un ſeul noyau, & connu ſous le nom de matrice de géroſle. Ce même calice cueilli avant le développement des pétales & la fécondation du piſtil, eſt le clou proprement dit, dont la récolte fait le principal objet de la culture du géroflier. Elle commence en octobre & finit en février. Lorſque les clous ont acquis une couleur rougeâtre & une certaine fermeté, on les fait tomber avec de longs roſeaux, ou en ſecouant fortement les branches de l'arbre, ſur de grandes toiles, ou ſur un terrein bien nettoyé. Ils ſont expoſés enſuite pendant quelques jours à la fumée ſur des claies recouvertes de grandes feuilles. Cette fumigation à

laquelle on devroit peut-être ſubſtituer l'étuve, eſt ſuivie de la deſſication au ſoleil, qui eſt cenſée parfaite, lorſqu'en enlevant avec l'ongle une portion de l'enveloppe du clou, on apperçoit dans l'intérieur une belle couleur rouge.

Le géroflier veut un terrain gras & fertile. On favoriſe ſon accroiſſement en lui donnant de l'eſpace, & en arrachant les herbes & les arbriſſeaux de ſon voiſinage; ce qui a fait dire à quelques voyageurs, qu'il attiroit à lui tous les ſucs nourriciers du ſol qui le produit. Si on l'abandonnoit à lui-même, il s'éleveroit très-haut; mais on préfère, pour la facilité de la récolte, une tige baſſe & ramifiée dès ſon origine.

Les clous qui ont été oubliés ſur l'arbre, continuent à groſſir juſqu'à l'épaiſſeur d'un demi-pouce. Ils ſont alors propres à la germination, pourvu qu'on les mette auſſi-tôt en terre, & ils produiſent le géroflier qui ne donne des fleurs qu'au bout de huit ou neuf ans. Ces fruits ou matrices, quoiqu'inférieurs aux clous ordinaires, ont des vertus. Les Hollandois ont coutume d'en confire avec du ſucre; & dans les longs voyages, ils en mangent après le repas, pour rendre la digeſtion meilleure; ou ils s'en ſervent comme d'un remède agréable contre le ſcorbut.

Le clou de gérofle, pour être parfait, doit être bien nourri, pe-

ſant, gras, facile à caſſer, d'une odeur excellente, d'un goût chaud & aromatique; preſque brûlant à la gorge, piquant les doigts quand on le manie, & y laiſſant une humidité huileuſe quand on le preſſe. Il eſt tellement recherché dans quelques pays de l'Europe, & ſur-tout aux Indes, que l'on y mépriſe preſque toutes les nourritures où il ne ſe trouve pas. On le mêle dans les mets, dans les vins, dans les liqueurs; on l'emploie auſſi parmi les odeurs. On s'en ſert peu dans la médecine, mais on en tire une huile dont elle fait un aſſez grand uſage.

La compagnie Hollandoiſe a partagé aux habitans d'Amboine

quatre mille terrains, ſur chacun deſquels elle a d'abord permis, & s'eſt vu forcée d'ordonner enſuite, qu'on plantât cent vingt-cinq arbres, ce qui forme un nombre de cinq cens mille gérofliers. Chacun donne, année commune, au-delà de deux livres de gérofle, &, par conſéquent, leur produit réuni s'élève au-deſſus d'un million peſant.

Le cultivateur eſt payé avec de l'argent qui revient toujours à la compagnie, & avec quelques toiles bleues ou écrues, tirées du Coromandel. Ce foible commerce auroit reçu quelque accroiſſement, ſi les habitans d'Amboine & des petites îles qui en dépendent, avoient

voulu ſe livrer à la culture du poivre & de l'indigo, dont les eſſais ont été heureux. Tout miſérables que ſont ces inſulaires, on n'a pu réuſſir à les tirer de leur indolence; parce qu'on ne les a pas tentés par une récompenſe proportionnée à leurs travaux.

L'adminiſtration eſt un peu différente dans les îles de Banda, ſituées à trente lieues d'Amboine. Ces îles ſont au nombre de cinq. Deux ſont incultes & preſque inhabitées; les trois autres jouiſſent de l'avantage de produire la muſcade excluſivement à tout l'univers.

Le muſcadier a le port & le feuillage du poirier; ſon tronc

peu élevé eſt recouvert, ainſi que les branches, d'une écorce liſſe & cendrée. Ses feuilles diſpoſées alternativement ſont ovales, aigues, vertes en-deſſus, blanchâtres en-deſſous, & répandent une odeur aromatique quand on les froiſſe. Aux fleurs ſuccède le fruit recouvert d'un brou, ſemblable pour la forme à celui du noyer ordinaire, mais plus charnu & ſucculent. Ce brou, parvenu à ſa maturité, acquiert une couleur jaune foncée, & laiſſe appercevoir, en s'ouvrant, une enveloppe plus intérieure, membraneuſe, d'un beau rouge, fendue par intervalles, connue ſous le nom de macis, appliquée immédiatement ſur la coque mince & caſ-

ſante qui renferme la muſcade. C'eſt le temps de la cueillir, ſans quoi le macis ſe détacheroit, & la noix perdroit cette huile qui la conſerve, & qui en fait la force. Celle qu'on cueille avant une parfaite maturité, eſt confite au ſucre, & n'eſt recherchée qu'en Aſie.

Le fruit eſt neuf mois à ſe former. Quand on l'a cueilli, on détache ſa première écorce, & on en ſépare le macis, qu'on laiſſe ſécher au ſoleil. Les noix demandent plus de préparation. Elles ſont étendues ſur des claies, où elles sèchent pendant ſix ſemaines à un feu modéré, dans des cabanes deſtinées à cet uſage. Séparées alors de leur coque, elles ſont jettées dans de l'eau de

chaux : précaution néceſſaire pour qu'il ne s'y engendre point de vers.

La muſcade eſt plus ou moins parfaite, ſuivant le terroir, l'expoſition, l'âge & la culture de l'arbre. Bien différent du géroflier, le muſcadier aime un terrain humide, couvert de plantes, & même ombragé par de grands arbres, pourvu qu'il n'en ſoit pas étouffé. Sous leur abri, il lève très-bien, & ſupporte les froids qui ſe font ſentir quelquefois au ſommet des montagnes. La muſcade ronde eſt plus recherchée que la longue, qui n'en eſt qu'une variété. On eſtime ſurtout celle qui eſt récente, graſſe, peſante, de bonne odeur, d'une

ſaveur agréable, quoique amère, & qui, étant piquée, rend un ſuc huileux. Son uſage immodéré produit des accès de folie, & quelquefois donne la mort. A petite doſe, elle facilite la digeſtion, diſſipe les vents, fortifie les viſcères, & arrête la dyſſenterie. L'huile figée que l'on retire par expreſſion des muſcades rebutées dans la vente, & celle que fournit le macis, ſont employées extérieurement dans les maladies que produit le genre nerveux.

On trouve à Amboine un géroflier ſauvage, qui diffère de l'autre par ſon tronc plus élevé, ſes feuilles beaucoup plus longues, ſes matrices très-allongées, raboteuſes à

leur

leur ſurface & d'un goût déſagréable. Les îles de Banda fourniſſent auſſi cinq ou ſix eſpèces de muſcadiers ſauvages, que les Hollandois ont négligé de détruire, parce que leur fruit peu aromatique & de nulle valeur dans le commerce, eſt ſimplement un objet de curioſité.

A l'exception de cette précieuſe épicerie, les îles de Banda comme toutes les Moluques, ſont d'une ſtérilité affreuſe. On n'y trouve le ſuperflu qu'aux dépens du néceſſaire. La nature s'y refuſe à la culture de tous les grains.

La moëlle de ſagou, qui ſert de nourriture aux naturels du pays, n'étant pas ſuffiſante pour les Eu-

ropéens, fixés dans les Moluques, on leur permet d'aller chercher des vivres à Java, à Macaſſar, ou dans l'île extrêmement fertile de Bali. La compagnie porte elle-même à Banda quelques marchandiſes.

C'eſt le ſeul établiſſement des Indes orientales qu'on puiſſe regarder comme une Colonie Européenne; parce que c'eſt le ſeul où les Européens ayent la propriété des terres. La compagnie trouvant les habitans de Banda ſauvages, cruels, perfides, parce qu'ils étoient impatiens du joug, a pris le parti de les exterminer. Leurs poſſeſſions ont été partagées à des blancs qui tirent de quelques îles voiſines des eſclaves pour la culture. Ces blancs

ſont la plupart, créoles, ou des eſprits chagrins retirés du ſervice de la compagnie. On voit auſſi dans la petite île de Roſingin, des bandits flétris par les loix, ou des jeunes gens ſans mœurs, dont les familles ont voulu ſe débarraſſer : c'eſt ce qui l'a fait appeller *l'île de correction.* Ces malheureux n'y vivent pas long-tems : mais les autres îles de Banda ne ſont guère moins meurtrières. Cette grande conſommation d'hommes a fait tenter de tranſporter à Amboine la culture de la muſcade. La compagnie pouvoit y être excitée encore par deux puiſſans intérêts ; celui de l'économie & celui de la ſûreté. Les expériences n'ont pas été heureuſes,

& les choſes ont reſté dans l'état où elles étoient.

Pour s'aſſurer le produit excluſif des Moluques, qu'on appelle avec raiſon, *les mines d'or* de la compagnie, les Hollandois ont employé tous les moyens que pouvoit leur fournir une avarice éclairée. La nature eſt venue à leur ſecours.

Les tremblemens de terre qui ſont fréquens & terribles dans ces parages, en rendent la navigation périlleuſe. Ils font diſparoître tous les ans des bancs de ſable dans ces mers; tous les ans ils y en forment de nouveaux. Ces révolutions dont la politique exagere encore les effets doivent écarter le navigateur étranger qui manque des ſecours

néceſſaires pour ſe bien conduire.

Ce premier moyen d'un commerce excluſif eſt fortifié par un autre peut-être encore plus efficace. Durant une grande partie de l'année, les vaiſſeaux repouſſés par les vents & les courans contraires, ne peuvent aborder aux Moluques. Il faut donc attendre la mouſſon favorable qui ſuit ces temps orageux. Mais alors des gardes-côtes expérimentés & vigilans s'emparent de cet océan devenu paiſible, pour écarter ou pour ſaiſir tous les bâtimens que l'appât du gain y auroit pu conduire.

Ce ſont ces temps calmes que les gouverneurs d'Amboine & de Banda emploient à parcourir les

îles, où, dès les premiers jours de ſa puiſſance, la compagnie détruiſit les épiceries. Leur odieux miniſtère ſe réduit à lutter contre la liberté de la nature, & à couper les arbres par-tout où ils repouſſent. Tous les ans ils ſont obligés de recommencer leurs courſes, parce que la terre, rebelle aux mains qui la dévaſtent, ſemble s'obſtiner contre la méchanceté des hommes; & que la muſcade & le géroſle, renaiſſant ſous le fer qui les extirpe, trompent une avidité cruelle, ennemie de tout ce qui ne croît pas pour elle ſeule.

Le tabac croît en abondance aux Moluques, mais il n'égale pas en bonté celui des Indes orientales,

quoique les fruits communs y ſoient les mêmes.

Le ciel dans ſa colère, ou plutôt dans ſa bienveillance, n'a donné aucune mine d'or ni d'argent aux habitans de ces îles, ni même d'autres métaux inférieurs ; mais ils ne ſont pas éloignés de *Lambaco*, île abondante en fer & en acier. Ils en tirent la matière de leurs ſabres qu'ils nomment *campillanes ;* & celle de leurs poignards auxquels ils donnent le nom de *crics*, comme dans pluſieurs autres parties des Indes.

A l'égard du règne animal, on y trouve des couleuvres qui ont plus de trente pieds de long & qui ſont d'une groſſeur proportionnée.

Elles rampent peſamment. On n'a jamais reconnu qu'elles fuſſent venimeuſes. On aſſure que lorſqu'elles manquent de nourriture, elles mâchent d'une certaine herbe, dont elles doivent la connoiſſance à l'inſtinct de la nature ; après quoi, elles montent ſur des arbres au bord de la mer, où elles dégorgent ce qu'elles ont mâché. Auſſitôt divers poiſſons l'avalent, & tombant dans une ſorte d'yvreſſe qui les fait demeurer ſans mouvement ſur la ſurface de l'eau, ils deviennent la proie des couleuvres.

On remarque que les crocodiles, fort différens de ceux des autres lieux pour la voracité, ne ſont

dangereux que ſur terre ; dans la mer, ils ſont ſi lâches & ſi engourdis, qu'ils ſe laiſſent prendre aiſément. On prétend qu'une fois on en prit un qui avoit quatre yeux.

L'île de Ternate a quantité d'oiſeaux du paradis, que les Portugais nomment *paxaras del ſol*, ou oiſeaux du ſoleil. Les habitans leur donnent le nom de *manucodiata*, qui ſignifie oiſeau des dieux. Les Hollandois en achètent quelquefois de morts, à fort vil prix ; mais comme ils les tiennent des habitans, on ne lit dans aucune de leurs relations qu'ils ayent jamais eu l'occaſion de reconnoître s'il eſt vrai que ces oiſeaux vivent de l'air, qu'ils ne viennent jamais à terre ; qu'ils

n'ont pas de pieds, & qu'ils tombent morts en traverſant les îles. Telle eſt l'idée d'après laquelle pluſieurs naturaliſtes les repréſentent. Mais quelques voyageurs aſſurent avec plus de vraiſemblance, ſur le témoignage des marchands Indiens, qu'ils ont deux pieds comme les autres oiſeaux, & que l'opinion contraire vient de l'uſage établi parmi ceux qui les prennent de leur ôter les pieds, & de ne leur laiſſer ue la tête, le corps & la queue, qui eſt compoſée de plumes admirables. Ils les font ſécher enſuite au ſoleil, ce qui fait diſparoître toutes les traces des pieds.

Tous les voyageurs parlent avec admiration de la facilité que les

perroquets des Moluques ont à répéter tout ce qu'ils entendent. Un Hollandois en avoit un qui contrefaiſoit ſur le champ tous les cris des animaux qu'il entendoit. Leurs couleurs ſont variées & forment un mêlange agréable. Ils crient beaucoup & fort haut, on aſſure que dans le temps où l'on formoit la ligue qui chaſſa les Portugais, un perroquet volant dans l'air, cria d'une voix très-forte, je meurs, je meurs; & que battant en même temps les aîles, il tomba mort. Voilà un préſage à oppoſer au vol des oiſeaux chez les anciens; mais on peut croire au babil des perroquets des Moluques ſans croire à celui des hiſtoriens.

LETTRE XCI.

De Timor.....

L'ILE de Timor, Madame, n'eſt qu'à très-peu de diſtance des Moluques : elle eſt ſituée à-peu-près au nord-eſt & au ſud-oueſt ; & ſon milieu eſt preſque à neuf degrés de latitude méridionale. On lui donne ſoixante lieues de long, ſur quinze ou dix-huit de large. Elle n'a point de rivières navigables ni beaucoup de havres ; mais on y trouve un grand nombre de baies, où les vaiſſeaux peuvent mouiller dans certaines ſaiſons.

Les Hollandois ſe ſont encore établis dans cette île, ſur la ruine des

des Portugais. Ces conquérans, qui, à leur arrivée dans les Indes, avoient pris un vol hardi & déméſuré; qui avoient parcouru une carrière immenſe & remplie de précipices, avec une rapidité que rien n'arrêtoit; qui s'étoient ſi bien accoutumés aux actions héroïques, que les exploits les plus difficiles ne leur coûtoient plus d'efforts, ces conquérans attaqués par les Hollandois, lorſque leur trop vaſte empire, fatigué par ſon propre poids, étoit prêt à crouler de toutes parts, ne montrèrent aucune des vertus qui avoient fondé leur puiſſance. Forcés dans une citadelle, chaſſés d'un royaume, diſperſés par une défaite, ils auroient dû chercher

un asile auprès de leurs frères, & se réunir sous des drapeaux jusqu'alors invincibles, pour arrêter les progrès de leurs ennemis, ou pour recouvrer leurs établissemens. Loin de prendre une résolution si généreuse, on leur vit mendier un emploi, ou quelque solde, auprès des mêmes princes Indiens qu'ils avoient si souvent outragés. Ceux qui avoient contracté le plus l'habitude de la molleſſe & de la lâcheté, se refugièrent à Timor, île pauvre & sans industrie, où ils pensèrent qu'un ennemi occupé de conquêtes utiles, ne les poursuivroit pas. Ils se trompèrent.

Ils furent chassés, en 1613, de la ville de Kupan par les Hollan-

dois, qui y trouvèrent une forteresse qu'ils ont gardée depuis avec une garnison de cinquante hommes. Cependant il reste encore un grand nombre de Portugais dans l'île, & ils y ont plusieurs établissemens, entr'autres, celui de Laphao.

Cette ville est composée de quarante ou cinquante maisons, dont chacune a son enclos rempli d'arbres fruitiers, tels que des tamarins, des cocotiers & des toddis; chaque enclos a son puits. Une église à demi ruinée fait le principal ornement de la perspective. Assez près du rivage, une mauvaise plate-forme, accompagnée d'un petit édifice, soutient six canons de fer, montés sur des affuts pour-

ris, & quelques hommes y font la garde.

La plupart des habitans ſont nés aux Indes. Ils ont les cheveux noirs & plats, & le viſage couleur de cuivre jaune. Leur langue eſt le Portugais. Ils ſe diſent catholiques romains & ne ſe font pas moins honneur de leur religion que de leur origine. Ils tiennent beaucoup à la qualité de *blancs*, & ſe fâcheroient contre ceux qui leur refuſeroient le nom de Portugais.

Ils ont trois ou quatre petits bâtimens qui ſervent à leur commerce avec les inſulaires, & qu'ils envoient même juſqu'à Batavia, pour en tirer des marchandiſes de l'Europe. L'île leur fournit de l'or, de

la cire & du bois de ſandal. Quelques Chinois qu'ils ont parmi eux, attirent de Macao, tous les ans, une vingtaine de petites jonques, qui leur apportent du riz commun, de l'or mêlé, du thé, du fer, des outils, de la porcelaine, des ſoies, &c. Ils prennent d'eux en échange, de l'or pur tel qu'on le trouve ſur les montagnes, du bois de ſandal, de la cire & des eſclaves.

Au bout oriental de l'île de Timor, les Portugais ont un autre établiſſement qu'ils nomment *portanova*. Leur Gouverneur-Général y fait ſa réſidence, ce qui doit faire juger que Laphao ne tient que le ſecond rang. On aſſure qu'ils pourroient encore raſſembler cinq ou ſix cens

hommes. Quoiqu'ils ſe reconnoiſſent ſujets du Portugal, leur ſituation approche beaucoup de l'indépendance. On les a vu pouſſer la hardieſſe juſqu'à renvoyer, chargés de fer, ceux qui leur apportoient des ordres du vice-roi de Goa. Comme ils ne font pas ſcrupule de s'allier aux femmes de l'île, cette indocilité ne fait qu'augmenter à meſure qu'ils ſe multiplient, & que leur ſang s'éloigne de ſa ſource.

L'île de Timor eſt diviſée en pluſieurs royaumes, dont chacun a ſon langage; quoique la reſſemblance de la figure, des uſages & des mœurs ſemble prouver que tous ces inſulaires ont une origine commune. Il eſt rare que la bonne

intelligence règne parmi les princes de ces différens royaumes. La compagnie Hollandoiſe, dont le fort & le comptoir ſont dans le royaume de Kupan, trouve de l'avantage à nourrir leurs diviſions ; tandis que vivant en paix avec chaque puiſſance de l'île, elle tire tous les profits du commerce.

Le roi de Kupan, ami particulier des Hollandois, eſt ennemi mortel de tous les autres rois, qui ſont étroitement alliés avec les Portugais. Il tire des Hollandois un ſecours ſecret d'hommes & de munitions. On le lui refuſe en apparence, comme à tous ſes concurrens. Mais il doit être bien réél pour le mettre en état de réſiſter

à tant de forces réunies, & de cauſer quelquefois beaucoup d'inquiétude aux Portugais. Ces guerres ſont ordinairement très-cruelles, ſur-tout de la part des Kupangois. Les nobles du pays placent ſur des pieux, au ſommet de leurs maiſons, les têtes des ennemis qu'ils ont tués de leur propre main, & les ſimples ſoldats ſont obligés de porter celles qu'ils peuvent abattre, dans des magaſins deſtinés à les recevoir. Le village Indien le plus voiſin du fort Hollandois, contient un de ces ſanglans dépôts. Il eſt aiſé de juger d'après cela, qu'outre les anciens motifs d'inimitié, les Portugais voyant continuellement leurs têtes menacées du même ſort, ne

doivent pas moins haïr les Hollandois que le Roi de Kupan ; mais ils n'ont ni assez de courage, ni assez de force pour s'affranchir de ces deux ennemis.

Cependant ils se vantent d'être toujours en état de les chasser de l'île, s'ils en avoient la permission du roi de Portugal ; seule occasion où le respect a la force de les arrêter. Il paroît que les Hollandois, bien fournis d'artillerie & d'autres munitions, gardés par des soldats Européens, & d'ailleurs assurés de recevoir tous les ans de nouveaux secours de Batavia, ne s'embarrassent guère des bravades de leurs ennemis. Ils ont à peu de distance leur établissement de Solor dont ils

pourroient encore ſe fortifier. Les Portugais en ont bien également un autre dans l'île d'Ende, qui n'eſt pas plus éloignée ; & même leur ville qui ſe nomme Lorantonca, vers l'extrêmité orientale de cette île, eſt mieux peuplée qu'aucune place de Timor : mais ils n'en peuvent rien attendre par la méſintelligence des Gouverneurs de leur nation, dans ces deux îles, qui ſe haïſſent & ſe déchirent mutuellement. Ende & Solor ſont partie d'une chaîne d'îles ſituées au nord de Timor.

Les inſulaires de Timor ont la taille médiocre, le corps droit, les membres déliés, le viſage long, les cheveux noirs & pointus & la

peau fort noire. Ils ſont naturellement adroits, & d'une agilité ſingulière ; mais une extrême pareſſe, vice commun à toute leur nation, leur fait perdre l'avantage qu'ils pourroient tirer de ces deux qualités. Leurs habitations ne préſentent que la misère. Ils ſont nus à l'exception des reins, autour deſquels ils ont un ſimple morceau de toile. Quelques-uns portent un ornement de nacre de perle, ou de petites lames d'or de figure ovale, & de la grandeur d'un écu, aſſez joliment dentelées. Cinq de ces lames, rangées l'une près de l'autre au-deſſus des ſourcils, ſervent à leur couvrir le front. Elles ſont ſi minces & diſpoſées avec tant d'art, qu'elles ſem-

blent enfoncées dans la peau. Cependant les frontons de nacre ont plus d'éclat. D'autres portent des bonnets de feuilles entremêlées.

Ils prennent autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir; & quelquefois ils vendent leurs enfans pour ſe mettre en état d'augmenter le nombre de leurs femmes. Leur nourriture ordinaire eſt le bled d'Inde, que chacun plante pour ſoi. Ils ne ſe fatiguent pas beaucoup à préparer la terre. Dans la ſaiſon sèche, ils mettent le feu aux arbres & aux buiſſons pour nettoyer leurs champs & les diſpoſer à recevoir les grains dans la ſaiſon des pluies. D'ailleurs, le goût de la chaſſe qui les occupe ſans ceſſe leur fait né-

gliger leurs plantations. Ils ne manquent point de buffles, ni de porcs ſauvages. Leurs armes ne ſont que la lance & la zagaie avec une ſorte de rondache ou de bouclier.

Je me ſuis informé de la religion de ces peuples, on m'a dit qu'ils n'en avoient aucune. Les îles de Solor & d'Ende ont adopté le mahométiſme; mais il ne paroît pas qu'il ait pénétré dans l'île de Timor, ni que les Portugais ou les Hollandois y aient obtenu plus de faveur pour le chriſtianiſme.

Tout le terrein de l'île eſt inégal, c'eſt-à-dire, coupé par des montagnes & de petites vallées. Une chaîne de hautes montagnes la traverſe preſque d'un bout à l'autre. Elle eſt

aſſez bien arroſée, dans le temps même de la ſéchereſſe, par quantité de ruiſſeaux & de fontaines; mais elle n'a point de grandes rivières, parce qu'étant fort étroite, les ſources qui tombent de l'un ou de l'autre côté des montagnes, ont peu de chemin à faire juſqu'à la mer. Dans la ſaiſon pluvieuſe les vallées & les terres baſſes ſont couvertes d'eau. Alors les ruiſſeaux paroiſſent autant de groſſes rivières, & les caſcades ſe changent en torrens impétueux. Vers le rivage, la terre eſt preſque généralement ſabloneuſe, quoique aſſez fertile & couverte de bois. Les montagnes ſont remplies de forêts & de ſavannes. Dans quelques-unes, on ne

voit que des arbres hauts, frais, & verdoyans ; dans la plupart des autres, ils paroiſſent tortus, ſecs & flétris ; & les ſavannes ſont pierreuſes & ſtériles. Mais pluſieurs de ces montagnes ſont riches en or & en cuivre. Les pluies entraînent l'or dans les ruiſſeaux, où les inſulaires le pêchent.

Je vous ai déjà dit, Madame, que cette île étoit très-féconde en arbres. On y voit des mangles blancs, rouges & noirs. On y trouve encore le mahot, l'arbre à calebaſſe qui eſt ici rempli de piquans, & qui s'éleve extrêmement haut, en diminuant vers la pointe ; tandis que dans les îles occidentales il eſt bas ; le cotonier qui n'eſt pas fort

gros à Timor, mais qui eſt plus dur que celui de l'Amérique.

Le canna-fiſtula, qui eſt ici fort commun, a la groſſeur de nos pommiers ordinaires; mais ſes branches ne ſont ni épaiſſes ni garnies de feuilles. Cet arbre fleurit à Timor pendant les mois d'octobre & de novembre. Ses fleurs reſſemblent beaucoup à celles de nos pommiers & ſont preſque auſſi grandes. Elles ſont d'abord rouges; mais lorſqu'elles ſont épanouies, elles deviennent blanches & jettent un odeur agréable. Le fruit, dans ſa maturité, eſt rond, gros d'un pouce, long d'environ deux pieds, & d'un brun foncé qui tire ſur le rouge. Les cellules du milieu ſont entr'el-

les à la même distance que celles du même fruit qu'on apporte en Angleterre. On y trouve aussi une petite semence plate. En un mot, il paroît de la même nature. Cependant je n'oserois assurer si c'est le véritable canna-fistula, parce qu'on n'y trouve point de poulpe noire.

Cette île offre encore des figuiers sauvages, moins gros que ceux de l'Amérique, & dont les figues ne croissent point à part sur les branches, mais viennent par bouquets de quarante ou cinquante, autour du corps de l'arbre, & de ses grosses branches depuis la racine jusqu'au sommet.

Entre quantité d'arbres qui peu-

vent ſervir à toute ſorte d'uſages, on trouve à Timor, le ſandal, dont les plus hauts reſſemblent beaucoup au pin. Ils ont la tige droite & unie, mais ils ne ſont pas fort épais. Le bois en eſt dur, peſant & rougeâtre ſur-tout vers le cœur. On voit encore ici trois ou quatre ſortes de palmiers. Les troncs de la première eſpèce ont ſept ou huit pieds de circonférence, & juſqu'à quatre-vingt-dix de hauteur. Leurs branches croiſſent vers le ſommet, comme celles du cocotier; & leur fruit reſſemble aux noix de coco; mais il eſt plus petit, de figure ovale, à-peu-près de la groſſeur d'un œuf de canne. La coquille en eſt noire & dure

avant ſa maturité. Il eſt rempli d'une chair ſi dure, qu'on ne ſauroit le manger, & quoiqu'il ait un petit vuide au milieu, on y trouve cette eau, ou ce petit lait qui fait rechercher les noix de coco.

Les fruits de Timor ſont les mêmes que dans la plupart des autres contrées des Indes; mais il paroît que les inſulaires en doivent une bonne partie aux Portugais & aux Hollandois qui les y ont tranſplantés. On y trouve une herbe ſauvage qui ſe nomme callaou en Amérique & qui n'eſt ni moins agréable, ni moins ſaine que les épinars. L'île produit naturellement du pourpier, du fenouil marin & d'autres herbes connues des Européens. Le bled

d'Inde y croît avec peu de culture. C'eſt la nourriture commune des habitans, mais les Portugais & leurs voiſins ſement un peu de riz.

Les bœufs & les vaches ſont extrêmement rares. L'île eſt peuplée de ſinges & de ſerpens. On y trouve un grand nombre de ſerpens jaunes de la groſſeur du bras & longs de quatre pieds; mais les plus dangereux ne ſont pas plus gros que le tuyau d'une pipe. Leur longueur eſt de cinq pieds. Ils ſont verds par tout le corps. Ils ont la tête rouge, plate & de la groſſeur du pouce.

Entre les volatilles, on diſtingue l'oiſeau à répétition, ainſi nommé, parce qu'il chante ſix notes deux

fois de ſuite, & que les commençant d'une voix haute & perçante, il les finit d'un ton aſſez bas. Sa groſſeur eſt celle d'une alouette. Il a le bec petit, noir & pointu, les aîles bleues, la tête & le jabot d'un rouge pâle, & une raie bleue autour du cou.

Dans le nombre infini des poiſſons que l'on pêche à Timor, on remarque les mangeurs d'huitres. Ils ont dans le goſier deux os fort épais, durs & plats, avec leſquels ils caſſent la coquille, pour avaler enſuite le poiſſon qu'elle renferme. Auſſi trouve-t-on toujours dans leur eſtomac quantité de ces coquilles en pièces.

Il y a long-temps que les Hol-

landois auroient abandonné Timor, s'ils n'avoient craint de voir s'y fixer quelque nation active qui, de cette position favorable, troubleroit aisément le commerce des Moluques. Le même esprit de précaution les a attirés à Célèbes. Bientôt, Madame, j'aurai l'honneur de vous entretenir de cette dernière île : elle n'est qu'à très-peu de distance de celle de Timor, & je compte en faire incessamment le trajet.

LETTRE XCII.

De l'île Célèbes.....

CETTE île, Madame, eſt ſituée au nord-oueſt des Moluques : on la nomme indifféremment Célèbes ou Macaſſar, du nom de ſa principale ville, & du plus puiſſant de ſes états.

Ce royaume, qui depuis les conquêtes d'un de ſes rois, vers la fin du dernier ſiècle, comprend en effet la plus grande partie de l'île, s'étend depuis la ligne équinoxiale juſqu'au ſixième degré de latitude méridionale. Sa longueur ſe prend du ſeptentrion au midi. Elle eſt d'environ cent trente lieues, ſur

quatre-vingts de largeur, qui eſt celle qu'on donne ordinairement à l'île. Mangar & Bonguis étoient deux autres royaumes qui les bornoient au ſeptentrion ; mais ils ont ſuivi la fortune de celui de Toraya, & de quelques autres provinces aujourd'hui ſoumiſes aux rois de Macaſſar. Quelques voyageurs comptent cette grande île au nombre des Moluques, dont elle n'eſt éloignée que d'environ quatre-vingts lieues.

Elle eſt ſituée au milieu de la zone torride ; c'eſt vous dire aſſez, Madame, qu'il doit y régner une extrême chaleur. Peut-être même ſeroit-elle inhabitable, ſi ces ardeurs exceſſives n'étoient modérées par des

des pluies assez abondantes qui rafraîchissent ordinairement la terre cinq ou six jours avant & après les pleines lunes, & pendant les deux mois que le soleil y emploie dans son passage, en parcourant les signes du zodiaque. D'un autre côté, l'on a presque tous les jours, au coucher du soleil, des orages terribles & de furieux tonnerres excités par ce mêlange de chaleur & de pluie, & par les vapeurs qu'exhalent continuellement les mines d'or & de cuivre, qui sont en assez grand nombre dans le pays. L'air y seroit très-mal-sain, s'il n'étoit purifié par les vents du nord, qui s'y font sentir avec violence pendant la meilleure partie de l'an-

née. Auſſi-tôt qu'ils viennent à manquer, ce qui eſt heureuſement très-rare, le pays eſt déſolé par diverſes maladies contagieuſes ; mais lorſqu'ils ſoufflent avec leur force ordinaire, tous les habitans jouiſſent d'une parfaite ſanté. On en voit vivre ſans maladies juſqu'à l'âge de cent ou cent-vingt ans.

De toutes les provinces qui compoſent le royaume de Macaſſar, il n'en eſt point que la nature n'ait diſtinguée par quelque faveur particulière. Celles qui ne ſont compoſées que de rochers & de montagnes inacceſſibles contribuent à la richeſſe du pays par leurs carrières & leurs mines. Dans les unes on trouve de très-belles pierres,

avantage rare aux Indes. Les autres ont des mines d'or, de cuivre & d'étain. La province de Toraya fournit ſeule une aſſez grande quantité de poudre d'or ; & lorſque les ravines, qui ſe précipitent des montagnes de Mamaya, ont achevé de s'écouler, on découvre ſouvent de petits lingots dans les vallées. On raconte même qu'on y en a trouvé de la groſſeur du bras.

Tout le royaume de Macaſſar n'eſt arroſé que par une grande rivière qui le traverſe du ſeptentrion au midi. Elle ſe jette dans le golfe, ou dans le détroit, vers le cinquième degré de latitude méridionale. Sa largeur eſt de plus d'une demi-lieue à ſon embouchure. Plus

haut elle n'a qu'environ trois cens pas, & de-là, juſqu'à peu de diſtance de ſa ſource, elle n'eſt pas plus large que la Seine à Paris. Mais dans toute l'étendue de ſon cours, elle ſe diviſe en une infinité de bras qui ſe répandent dans toutes les parties du royaume & qui contribuent à l'enrichir, en formant les canaux du commerce. Elle eſt malheureuſement infectée d'un grand nombre de crocodiles, plus dangereux que dans aucune autre rivière de l'Orient; ces monſtres ne ſe bornant point à faire la guerre aux poiſſons, s'aſſemblent quelquefois en troupes & ſe tiennent cachés au fond de l'eau pour attendre le paſſage des petits bâtimens.

Ils les arrêtent, & ſe ſervant de leur queue comme d'un croc, ils les renverſent, ſe jettent ſur les hommes & ſur les animaux & les entraînent dans leur retraite. On trouve dans la même rivière des lamantins d'une prodigieuſe grandeur, dont les nageoires de devant ſont exactement taillées en forme de main.

Quoique le lit de la rivière de Macaſſar ait aſſez de profondeur pour les plus grands vaiſſeaux, il eſt coupé par un ſi grand nombre de ſables, qu'une barque de cinquante tonneaux n'y peut avancer plus d'une demi-heure ſans échouer; mais pluſieurs provinces ont de bons ports qui ſervent de retraite

aux grands bâtimens, entr'autres celui de Jonpondam, qui eſt dans le détroit même, & dont la ville eſt bâtie ſur le rivage. C'eſt une des plus grandes & des plus importantes places du royaume de Macaſſar & par conſéquent de l'île entière.

Mancaçara, qui en eſt la capitale, & que les rois ont choiſie pour leur ſéjour, eſt une belle & grande ville, dont les fortifications ne ſont pas à mépriſer, quoique les Hollandois ayent ruiné celles qui étoient l'ouvrage des Portugais. Elle eſt ſituée un peu au-deſſus de l'embouchure de la rivière, vers le ſixième degré de latitude méridionale, dans une plaine fertile en

riz, en fruits, en fleurs & en légumes. Ses murailles ſont battues d'un côté par la grande rivière. Ses rues ſont en aſſez grand nombre, & la plupart fort larges. L'uſage du pavé n'y eſt pas connu ; mais le ſable dont elles ſont naturellement couvertes y fait régner beaucoup de propreté. Elles ſont bordées d'un double rang d'arbres fort touffus, que les habitans entretiennent avec ſoin, parce que les maiſons en reçoivent de l'ombre, & qu'ils y trouvent une fraîcheur continuelle pendant la chaleur du jour. On n'y voit point d'autres édifices de pierre, que le palais du Roi & quelques moſquées ; mais quoique toutes les autres maiſons ſoient de bois, la

vue n'en eſt pas moins agréable par la variété de leurs couleurs. Le bois d'ébène qui domine particuliérement, eſt d'un éclat qui ſurprend les étrangers ; & les pièces ſont enchaſſées avec tant d'art qu'on n'en apperçoit pas les jointures. Le plus grand de ces bâtimens n'a pas plus de quatre ou cinq toiſes de long ſur une ou deux de largeur. Les fenêtres en ſont fort étroites ; & le toit n'eſt compoſé que de grandes feuilles, dont l'épaiſſeur réſiſte à la pluie. La plupart ſont élevées & ſoutenues en l'air, ſur des colonnes d'un bois ſi dur, qu'il paſſe pour incorruptible. On y monte par une échelle que chacun tire ſoigneuſement après lui, lorſqu'il

eſt entré, dans la crainte d'être ſuivi de quelque chien. Cet animal paſſe pour immonde; & ces inſulaires, qui ſont les plus ſuperſtitieux de tous les mahométans, ſe croiroient indignes du jour, s'ils n'alloient ſe laver dans la rivière auſſitôt qu'un chien les a touchés. Sur le toit, qui eſt plat & fort bas, chaque maiſon a toujours trois croiſſans, dont deux ſont droits, & font les deux extrêmités. Celui du milieu eſt renverſé.

On trouve à Mançaçara, dans un grand nombre de boutiques, tout ce qu'on peut deſirer pour la commodité d'une grande ville. On y voit de belles places, où le marché ſe tient deux fois par jour;

c'eſt-à-dire le matin avant le lever du ſoleil, & le ſoir, une heure avant qu'il ſe couche. Jamais on n'y rencontre que des femmes. Un homme ſe rendroit mépriſable s'il oſoit y paroître, & s'expoſeroit aux dernières inſultes de la part des enfans : ils ſont élevés dans l'opinion que le ſexe viril eſt réſervé pour des occupations plus ſérieuſes & plus importantes. C'eſt un ſpectacle fort agréable de voir arriver chaque jour les jeunes filles des bourgs & des villages voiſins, chargées les unes de poiſſon d'eau douce, les autres de marée, de fruits, de vin de Palmier, de volaille, de chair de bœuf & de buffle, qui ſe vendent dans le

même marché que les fruits & le poiſſon.

Autrefois les inſulaires portoient leur zèle pour la loi de Mahomet, juſqu'à faire ſcrupule de manger aucune ſorte d'animaux à quatre pieds ; mais leur abſtinence ſe borne maintenant à la chair de porc. Cependant on ne voit point de gibier dans les places publiques, parce que le droit de chaſſer eſt reſervé au Roi & aux ſeigneurs. D'ailleurs le ſanglier, qui eſt le plus commun des animaux ſauvages de l'île, eſt compris dans l'abſtinence du porc, & l'uſage du Roi même eſt de faire préſent aux etrangers, de ceux qu'il prend à la chaſſe.

Vers l'année 1560, la compagnie

Hollandoiſe envoya quelques-uns de ſes premiers officiers à *Sambanco*, qui régnoit alors dans le Macaſſar, pour lui demander la permiſſion de trafiquer avec ſes ſujets. Elle leur fut accordée d'autant plus facilement, que ce prince, ayant déjà tiré de grands avantages du commerce des Portugais, ne s'en promit pas moins de celui de Batavia. Les députés de la compagnie furent traités avec diſtinction, & partirent ſatisfaits. Quelques vaiſſeaux Hollandois, qui furent bientôt envoyés pour l'exécution du traité, arrivèrent heureuſement au port de Jonpandam. Ils y firent un profit ſi conſidérable, qu'ils concurent le deſſein d'y retourner en

en plus grand nombre ; mais ayant reconnu, dès la première fois, que leurs profits doubleroient s'ils n'étoient pas partagés avec les Portugais, ils prirent la réſolution de ſe défaire de ces dangereux rivaux. L'entrepriſe devoit leur paroître difficile. Les Portugais étoient bien établis. Ils étoient aimés du peuple & conſidérés du Roi ; mais le conſeil de Batavia fonda de grandes eſpérances ſur les moyens qu'il réſolut de mettre en œuvre. On y convint de faire monter, tous les ans, ſur les vaiſſeaux qui devoient aller à Macaſſar, un certain nombre de ſoldats choiſis : que ces ſoldats ſe diſperſeroient adroitement dans les provinces, ſous les

prétextes ordinaires du commerce ; mais particulièrement dans celle de Bonguis, où il ſeroit plus aiſé de jetter des ſemences de révolte, parce qu'elle étoit nouvellement conquiſe ; qu'entre ces émiſſaires, il n'y en auroit que trois ou quatre dans chaque province, auxquels on confieroit le fond du ſecret, après les avoir engagés à la fidélité par les plus redoutables ſermens ; qu'on attendroit que leur nombre fût aſſez grand, pour lever le maſque avec ſûreté ; que dans l'intervalle, on feroit un fonds qui pût fournir aux préſens continuels, par leſquels il étoit à propos d'amuſer le Roi & ſes Miniſtres ; enfin qu'on ménageroit aſſez les

Portugais & les Jéſuites, pour ne leur donner aucun ſujet de défiance & de plainte.

Cet étrange projet eut tout le ſuccès que les Hollandois s'en étoient promis. Leurs ſoldats bien entretenus & diſperſés, pendant quelques années, dans les provinces, ſe raſſemblèrent au moment qu'on s'y attendoit le moins, & vinrent ſe joindre aux mécontens de Bonguis. Ils s'avancèrent en corps d'armée vers la capitale du royaume; leur marche fut ſi prompte qu'avant que le Roi put en être averti, ils avoient déjà paſſé la rivière qui ſépare les deux provinces. Ce prince ne laiſſa pas de raſſembler quelques troupes,

avec leſquelles il eut la fermeté de ſe préſenter aux rébelles; & les ayant chargés vigoureuſement, il les força de chercher leur ſalut dans la fuite. Ils repaſsèrent la rivière pour attendre ſur ſes bords les ſecours qu'on leur avoit fait eſpérer de Batavia. Le roi qui eut le temps de former une armée, n'épargna rien pour les engager dans un combat général; mais ne pouvant leur faire abandonner leur poſte, il ſe réduiſit à les fatiguer par les attaques continuelles d'un grand nombre de petits bateaux, qui portoient l'alarme juſques dans leur camp.

Les Hollandois au déſeſpoir de ſe voir ſi mal ſecondés, & com-

mençant à craindre que leurs partiſans ne s'accommodaſſent avec le Roi par quelques traités ſecrets, employèrent un ſtratagême abominable, qui prouve que les principes d'honneur & d'humanité établis chez les peuples de l'Europe, leur paroiſſent anéantis au-delà des Tropiques. Après s'être apperçus que l'armée Royale venoit pendant la nuit, boire & ſe rafraîchir à la rivière, ils choiſirent dans leurs troupes quelques montagnards qui connoiſſoient les herbes venimeuſes; & dans l'eſpace de quelques jours, ils s'en firent apporter aſſez pour empoiſonner toutes les eaux. Ce deſſein demandoit beaucoup de juſteſſe dans leurs meſures. Ils

avoient obſervé l'heure que leurs ennemis prenoient pour ſe rafraîchir. En jettant les herbes quelques lieues au-deſſus du camp royal, ils les faiſoient arriver dans le tems où ces malheureux ſe croyoient libres de ſatisfaire leur ſoif. Les uns mouroient immédiatement de la force du poiſon, qui n'a nulle part autant de ſubtilité qu'à Célèbes. Les autres ſe traînoient avec peine juſqu'à leurs tentes, pour mourir dans les bras de leurs compagnons, & les rendre témoins d'un déſaſtre dont ils ne comprenoient pas encore la cauſe. Enfin le Roi & ceux qui étoient échappés à la mort, ouvrant les yeux ſur le ſort qui les menaçoit à leur tour, ne

pensèrent qu'à s'éloigner de cette rive fatale. Mais ce ne fut pas ſans pouſſer des cris d'horreur qui devinrent pour eux une nouvelle ſource d'infortune.

Les Hollandois avertis par ce tumulte, repaſsèrent promptement la rivière, & les pourſuivirent juſqu'à la portée du canon de la capitale, où le roi fut obligé de ſe renfermer. Ils n'eurent pas la hardieſſe de l'aſſiéger ; mais bloquant la place, ils s'efforcèrent de couper la communication des vivres, pendant que deux vaiſſeaux de leur nation gardoient le port & bouchoient le paſſage de la mer. En même tems ils mirent le feu de toutes parts au riz dont on étoit

près de faire la récolte. Ils pillèrent tous les villages voiſins ; ils forcèrent les habitans de chercher une retraite dans les montagnes. Les troupes qui reſtoient au Roi dans la ville, firent pluſieurs ſorties ſous la conduite de *Daen-Ma-Allé*, frère de ce prince ; mais leurs ennemis ſe flattant d'obtenir bientôt par la famine, ce qu'ils n'étoient pas ſûrs d'emporter par la force, prirent toujours le parti de ſe battre en retraite. En effet, les proviſions qui s'étoient trouvées dans la place furent bientôt épuiſées. Le riz s'y vendit au poids de l'or ; & pendant pluſieurs mois on n'y vécut que du cuir de différens animaux qu'on faiſoit bouillir dans de l'eau pure.

Les eſpérances du Roi étoient fondées ſur les vaiſſeaux Portugais, qui venoient mouiller tous les ans dans le port de Jonpondam, & qu'il attendoit de jour en jour. Ils arrivèrent enfin; mais quelle fut la ſurpriſe des Macaſſarois, à la vue de trente autres voiles, qui parurent preſque auſſi-tôt avec le pavillon de Hollande, & qui enveloppèrent la petite flotte dont ils ſe promettoient du ſecours? Deux des plus gros vaiſſeaux Hollandois mirent à terre quelques ſoldats, qui avoient ordre de ſe joindre aux rébelles de Bonguis. Cinq autres attaquèrent la forteresſe Portugaiſe; & leur artillerie étoit fort nombreuſe; ils n'eurent

beſoin que d'un jour pour être vainqueurs. Quantité de braves gens périrent ſous les ruines ; & ceux qui ſe trouvèrent vivans, lorſque l'ennemi entra dans la place, aimèrent mieux périr les armes à la main, que d'accepter la compoſition qu'on leur offrit. Le Gouverneur avoit été tué dès la première décharge. Sa femme ne pouvant lui ſurvivre, fit une action dont on conſerve encore la mémoire. Elle raſſembla tout ce qu'elle avoit de richeſſes en pierreries & en lingots d'or ; elle en fit charger ſous ſes yeux les plus gros canons de la fortereſſe ; & pour ôter aux Hollandois le plaiſir de poſſéder une auſſi précieuſe dépouille, elle

mit, de ſa propre main, le feu aux pièces qui étoient pointées du côté de la mer. Enſuite elle ſe porta courageuſement dans l'endroit le plus dangereux, où bientôt elle trouva la mort qu'elle déſiroit.

Pendant que les cinq vaiſſeaux Hollandois achevoient de battre la fortereſſe & la ville de Jonpondam, les autres étoient aux priſes avec la petite flotte Portugaiſe, qui ſe vit auſſi forcée de céder à l'inégalité du nombre. Mais ce ne fut qu'après un combat fort glorieux. De ſept vaiſſeaux dont elle étoit compoſée, trois furent brûlés, deux coulés à fond, & les deux autres tombèrent entre les mains de l'en-

nemi. Les ſept capitaines & les principaux officiers avoient perdu la vie dans une ſi belle défenſe, & l'avoient vendue ſi cher, qu'ils acquirent plus de gloire dans leur défaite, que les Hollandois n'en purent tirer de leur victoire.

Auſſi-tôt la flotte victorieuſe s'avança vers la capitale du royaume qui n'eſt éloignée que de cinq ou ſix lieues du port. Elle eſt ſituée un peu au-deſſus de l'embouchure de la rivière, dans un canton très-agréable, mais qui n'a rien d'avantageux pour ſa défenſe. Auſſi fut-elle attaquée par mer & par terre. Les Hollandois ne laiſſèrent pas d'y trouver plus de réſiſtance qu'ils ne s'y étoient attendus. Le

Roi exercé à la guerre dès ſa première jeuneſſe, s'y défendit avec autant de jugement que de courage. Daen-Ma-Allé, ſon frère, ſe diſtingua par des actions ſi ſurprenantes, que les Hollandois en conçurent une jalouſie qui leur fit jurer ſa perte. Mais enfin, la ruine des principaux appartemens du palais, de l'arſenal & de la meilleure partie des murailles de la ville, qu'une mine fit ſauter en l'air, ſans que les Macaſſarois, à qui cette eſpèce d'attaque étoit inconnue, puſſent en deviner la cauſe, jetta le Roi dans une ſi vive alarme, qu'il fit demander la paix. Il ne put obtenir qu'une ſuſpenſion d'armes, pendant laquelle on convint des conditions ſuivantes.

Que la ville, la fortereſſe & le port de Jonpondam demeureroient en propriété à la compagnie Hollandoiſe, avec leurs dépendances, qui furent étendues par les vainqueurs, à trois ou quatre lieues dans les terres; & que le Roi renonceroit à tous ſes droits ſur ces trois poſſeſſions, tant pour lui que pour ſes ſucceſſeurs.

Que les Jéſuites ſeroient chaſſés du royaume, tous leurs biens confiſqués au profit de la compagnie, pour les dédommager des frais d'une ambaſſade, qu'on les accuſoit d'avoir fait manquer à la Cour de la Chine; leurs maiſons raſées & leurs égliſes démolies.

Que les Portugais ſeroient privés

des gouvernemens, des charges & des dignités dont il avoit plu au Roi de les honorer; leurs magasins fermés & leurs fortifications détruites; qu'ils sortiroient incessamment du royaume, s'ils n'aimoient mieux y demeurer, à condition de n'y faire aucun commerce, & que pour leur en ôter tous les moyens, ils seroient rélégués dans quelque village éloigné des villes.

Que le Roi feroit partir incessamment un Ambassadeur pour Batavia, avec des présens proportionnés à ses richesses, pour obtenir du conseil la ratification du traité.

Que les Hollandois s'obligeroient de leur part, aussi long-temps que le Roi & ses successeurs seroient

fidèles à leurs promeſſes, de ne leur cauſer aucun trouble, d'entrer dans tous leurs intérêts, & de les aſſiſter dans leurs guerres étrangères ou domeſtiques ; de continuer le commerce qu'ils avoient commencé avec leurs ſujets, c'eſt-à-dire, de leur vendre ou d'acheter d'eux, au prix ordinaire, les marchandiſes qu'ils apporteroient ou qu'ils trouveroient dans le port.

Daen-Ma-Allé refuſa de ſigner un traité qui lui parut humiliant pour ſa patrie. Mais le Roi n'en accepta pas moins toutes les conditions, & nomma un des principaux Seigneurs de ſa Cour pour le porter à Batavia, avec deux cens pains d'or & d'autres préſens de la même

richeſſe. Après la ratification, les Jéſuites & la plus grande partie des Portugais ſortirent du royaume. Ceux que la pauvreté, ou d'autres raiſons furent capables d'y retenir ſe virent honteuſement relégués dans un village nommé *Borobaſſou*, où ils mènent encore une vie obſcure & languiſſante.

Depuis cette révolution, les Hollandois ont ſatisfait aſſez fidèlement aux loix qu'ils ſe ſont impoſées. Ils ſont attachés à leurs engagemens par l'avantage qu'ils trouvent continuellement dans le commerce de l'île, & par la crainte de perdre un des meilleurs ports des Indes. Daen-Ma-Allé périt dans la ſuite à Siam.

J'ai quitté pour un moment la plume de voyageur pour prendre celle d'hiſtorien, & je ne crois pas, Madame, que vous y ayez du regret : maintenant je vais m'occuper à étudier les mœurs de ces inſulaires pour tâcher de vous les faire connoître. Vous en avez déjà vu quelques traits, & vous devez juger par-là qu'il me reſte encore bien de ſingularités & de bizarreries à vous apprendre.

LETTRE XCIII.

TOUT le monde convient, Madame, que parmi les peuples des Indes, il n'en eſt point qui ayent reçu de la nature plus de diſpoſitions que les Macaſſarois pour les

arts, les ſciences & les armes. Ils ont la conception vive, l'eſprit juſte, & la mémoire ſi heureuſe qu'ils n'oublient preſque jamais ce qu'ils ont une fois appris. Les qualités du corps répondent à celles de l'ame. Ils ſont grands & robuſtes, laborieux, capables de réſiſter aux plus grandes fatigues. Leur teint eſt moins baſanné que celui des Siamois ; mais ils ont le nez beaucoup plus plat & plus écraſé. Ce nez qui les défigure à nos yeux, eſt chez eux une beauté, qu'on ſe plaît à former dès leur enfance. Auſſi-tôt qu'ils voyent le jour, on les couche nus dans un petit panier, où leurs nourrices prennent ſoin, à toutes les heures du jour, de

leur applatir le nez en le preſſant doucement de la main gauche, tandis que de l'autre main, elles le frottent avec de l'huile ou de l'eau tiède. On leur fait les mêmes frottemens dans toutes les autres parties du corps, pour faciliter le développement de la nature. De-là vient apparemment qu'ils ont tous la taille fine & dégagée & qu'on ne voit point parmi eux, de boſſus ni de boiteux. On les sèvre un an après leur naiſſance, dans l'opinion qu'ils auroient moins d'eſprit s'ils continuoient plus long-temps d'être nourris du lait maternel. A l'âge de cinq ou ſix ans tous les enfans mâles de quelque diſtinction, ſont mis comme en dépôt chez un pa-

rent ou chez un ami, de peur que leur courage ne ſoit amolli par les careſſes de leur mère & par l'habitude d'une tendreſſe mutuelle. Ils ne retournent point dans leur famille avant l'âge de quinze ou ſeize ans ; & la loi leur donne alors le droit de ſe marier ; mais il eſt rare qu'ils uſent de cette liberté avant que de s'être perfectionnés dans tous les exercices de la guerre.

Comme ils naiſſent preſque tous avec de l'inclination pour les armes, ils y acquièrent tant d'habileté qu'on ne connoît pas d'Indiens plus adroits à monter à cheval, à décocher une flèche, à tirer un fuſil, & même à pointer un canon. Il n'y en a pas non plus qui ma-

nient mieux le cric & le ſabre. Le *cric*, dont je vous ai déjà parlé, eſt une arme commune aux Malais, aux Javans, & à d'autres inſulaires de l'Inde, mais qui n'eſt nulle part ſi redoutable que dans le royaume de Macaſſar. Sa longueur eſt d'un pied & demi. Il a la forme d'un poignard, avec cette différence que la lame s'allonge en ſerpentant. Les Macaſſarois s'en ſervent particulièrement dans leurs duels, qui ſe font de deux manières : tantôt ils ſe battent avec le ſabre & la rondache, tantôt ils ſont armés de deux crics. De celui qu'on tient de la main gauche, on écarte & on rabat les coups, de l'autre on pouſſe quelques bottes qui finiſſent

bientôt le combat; car la moindre égratignure d'une arme, qui eſt ordinairement empoiſonnée, devient preſque toujours une plaie ſi mortelle, qu'on déſeſpère du remède. Auſſi, il eſt bien rare que ces querelles ne ſoient pas ſuivies de la mort des deux combattans. Leur manière de décocher les flèches n'eſt pas moins extraordinaire. Ils les font d'un bois très-léger, au bout duquel ils attachent une dent de requin. Au lieu d'arc, ils ont une ſarbacane de bois d'ébène, longue d'environ ſix pieds & fort polie en dedans. Ils y mettent une flèche qu'ils ſoufflent plus ou moins loin, ſuivant la force de leur haleine; mais qui porte ordinairement

juſqu'à ſoixante ou quatre-vingts pas, & ſi juſte, qu'ils ne manquent jamais de donner dans l'ongle d'un doigt qu'ils ſe ſont propoſé pour but.

Les Macaſſarois ſont vêtus plus proprement qu'aucune autre nation des Indes. En campagne ils ont avec le cric, un ſabre qu'ils paſſent auſſi du côté droit, & dont la poignée eſt ordinairement d'or ou d'argent. Celle des plus ſimples ſoldats eſt d'ivoire ou de bois précieux. L'uſage commun du pays eſt de marcher pieds nus. Cependant les perſonnes de qualité, qui craignent moins l'incommodité de la chaleur que celle de ſentir le ſable, chauſſent de petites ſandales

les moresques, bordées d'or & d'argent à-peu-près comme les souliers de nos dames.

Le chapeau est en horreur aux Macassarois, & leur respect va si loin pour le turban, qu'ils ne le portent que les jours de fête & de réjouissance publique; mais ils portent habituellement un petit bonnet d'étoffe blanche plus ou moins précieuse, suivant le rang ou les richesses, avec un petit bord d'or ou d'argent. C'est non-seulement une propreté, mais un usage indispensable pour les personnes de distinction, d'entretenir sur leurs ongles une teinture rouge, qu'on y met dès leur enfance. Ils ne sont pas moins curieux de se teindre les

dents en verd & en rouge. Dans leurs premières années ils ſe les font polir & limer ; après quoi ils ſe les frottent avec du jus de citron, qui les rend ſuſceptibles de la couleur qu'on veut leur donner. Cette opération ne ſe fait pas ſans douleur & ſans qu'il en coûte du ſang ; mais l'empire de la mode n'eſt pas moins reſpecté à Célèbes, qu'en Europe. Souvent même les Seigneurs Macaſſarois ſe font arracher leurs meilleures dents, pour en porter d'or, d'argent & de tombac.

Les femmes ont encore plus de paſſion pour la propreté que les hommes ; mais elles ſont moins magnifiques : on leur voit peu de

bagues & de pierreries. C'eſt l'ornement des hommes ; elles n'ont pour collier qu'une petite chaîne d'or, que leurs maris leur donnent le lendemain de leur nôce, pour les faire ſouvenir qu'elles ſont leurs premières eſclaves.

La nobleſſe, dans le royaume de Macaſſar, n'eſt pas comme dans la plus grande partie de l'Orient, une diſtinction paſſagère, attachée ſuivant le caprice du prince, à la perſonne qu'il lui plaît d'en revêtir, & qui ne paſſe pas toujours à ſes deſcendans. Elle eſt fondée ſur des titres qui la rendent perpétuelle. Auſſi les nobles y ſont-ils plus fiers que dans aucun autre endroit du monde. On en diſtingue pluſieurs ſortes.

Les principaux ſont ceux dont la nobleſſe eſt attachée à des terres, anciennement annoblies par les Rois, en faveur de quelques ſujets qui avoient rendu des ſervices conſidérables à l'état. Les conceſſions de cette nature rendent une terre inaliénable. Elles obligent les poſſeſſeurs à payer une certaine ſomme à la couronne. Elles les obligent encore à ſervir le Roi dans ſes armées, à leurs propres frais, lorſqu'ils reçoivent l'ordre de le ſuivre. Cette nobleſſe ſe tranſmet, ſans extinction, aux deſcendans de la même race; & s'ils meurent ſans enfans, leurs terres ſont réunies au domaine. Mais elle donne beaucoup d'autorité. Tous les vaſſaux d'un

Seigneur ſont obligés ſans diſtinction de ſexe, de ſervir leur Seigneur par quartier, ou de ſe racheter du ſervice par une ſomme équivalente. Ces anciens nobles & leurs deſcendans ſont diſtingués par le titre de *Dacus*, qui répond au titre de Duc parmi nous. Ils ne paroiſſent à la Cour qu'avec un nombreux cortège ; ils marchent immédiatement après les premiers princes du ſang ; enfin ils rempliſſent les premières charges & les meilleurs gouvernemens du royaume.

Le nom de *Dacus* eſt ſi honorable, qu'on le donne même aux princes de la maiſon royale. Mais comme la multiplication d'une no-

bleſſe qui ne veut ſouffrir aucune concurrence, pourroit avilir les autres nobles & devenir préjudiciable à l'état, le nombre de ces nobles eſt fixé. Il n'eſt guère plus grand aujourd'hui que celui de nos Ducs. Les anciens s'oppoſeroient à de nouvelles créations ; & le Roi ſe contente de ſoutenir ces illuſtres races par les faveurs qu'il leur accorde, ſoit en leur diſtribuant les terres nobles qui lui reviennent, à l'extinction de ceux qui les ont poſſédées ; ſoit en leur abandonnant les confiſcations & autres profits. On croit voir le gouvernement féodal de notre ancienne Europe.

Le ſecond ordre de nobleſſe eſt

celui des *Carrés*, qui répondent à nos Comtes, & à nos Marquis & qui ne ſont pas moins multipliés. Cet honneur dépend uniquement de la volonté du Roi. Un Macaſſarois, qui plaît à la Cour, obtient facilement l'érection de ſon village en *Carré*. Ses enfans lui ſuccèdent ; mais quoique l'égalité règne dans cet ordre, les plus anciens jouiſſent d'une diſtinction que les autres ne peuvent attendre que du tems.

Les *Lolos*, qui ſont la troiſième claſſe, compoſent la ſimple nobleſſe ; ils ſont annoblis par des lettres particulières & par quelques préſens qui répondent à leurs ſervices, ou par l'eſpérance d'en recevoir. Souvent pour flatter un riche marchand,

ſes amis lui donnent le nom de *Lolos ;* mais les Dacus, les Carrés & les vrais Lolos ſe gardent bien de prodiguer ces titres.

Le gouvernement de Macaſſar eſt purement monarchique. Les Rois qui occupent ce trône depuis près de neuf cens ans, y ont toujours été très-abſolus, toujours craints & reſpectés de leurs ſujets. La couronne eſt héréditaire ; mais les frères y ſuccèdent à l'excluſion des fils, ſoit qu'ils paſſent pour les plus proches parens, ſoit qu'on appréhende que la minorité des ſouverains ne donne lieu à des guerres civiles, qui troubleroient l'ordre & la tranquillité de l'état.

Parmi ces peuples, les premiers

momens du combat ſont furieux; ſur-tout lorſqu'après avoir épuiſé toute leur poudre, ils en viennent au ſabre & au cric, qui font un ravage terrible; mais cette eſpèce de tranſport, où l'opium jette les Macaſſarois à la vue de leurs ennemis, n'eſt pas ordinairement de longue durée. Une réſiſtance de deux heures fait ſuccéder l'abattement à la rage. Ceux qui connoiſſent leur caractère cherchent le moyen de les amuſer, pour laiſſer à leur premier feu le temps de s'éteindre, & lorſqu'ils y réuſſiſſent, il leur eſt facile d'en triompher.

La plupart des autres uſages qu'on voit pratiquer à Célèbes, ont trop de rapport avec ceux des

îles voiſines, & de tous les Indiens mahométans, pour mériter des explications plus étendues. Mais je ne puis me diſpenſer, Madame, d'entrer dans quelques détails ſur la religion de ces peuples.

Il n'y a pas deux cens ans que les Macaſſarois étoient tous idolâtres. Leurs docteurs enſeignoient que le ciel n'avoit jamais eu de commencement; que le ſoleil & la lune y avoient toujours exercé une ſouveraine puiſſance, & qu'ils y avoient vécu en bonne intelligence, juſqu'au jour d'une malheureuſe querelle, où le ſoleil avoit pourſuivi la lune dans le deſſein de la maltraiter; que s'étant bleſſée en fuyant devant lui, elle avoit accou

ché de la terre, qui étoit tombée par haſard dans la ſituation qu'elle garde encore ; que cette lourde maſſe s'étant entr'ouverte dans ſa chûte, il en étoit ſorti deux eſpèces de géans ; que les uns s'étoient rendus maîtres de la mer, où ils commandoient aux poiſſons ; que dans leur colère ils y excitoient des tempêtes, & qu'ils n'éternuoient jamais ſans y cauſer quelque naufrage ; que les autres géans s'étoient enfoncés juſqu'au centre de la terre, pour y travailler à la production des métaux, de concert avec le ſoleil & la lune ; que lorſqu'ils s'agitoient avec trop de violence, ils faiſoient trembler la terre, & renverſoient quelquefois des villes

entières ; qu'au reſte la lune étoit encore groſſe de pluſieurs autres mondes, qui n'avoient pas moins d'étendue que le nôtre, & qu'elle en accoucheroit ſucceſſivement, pour réparer les ruines de ceux qui devoient être conſumés par l'ardeur du ſoleil ; mais qu'elle accoucheroit naturellement, parce que le ſoleil & la lune ayant reconnu, par une expérience commune, que le monde avoit beſoin de leurs influences, ils s'étoient enfin reconciliés, à condition que l'empire du ciel ſe partageroit également entre l'un & l'autre, c'eſt-à-dire, que le ſoleil régneroit pendant la moitié du jour, & la lune durant l'autre moitié.

Ces

Ces abſurdités étoient généralement reçues à Célèbes ; mais elles n'avoient pas dans les eſprits la même conſiſtance que les dogmes religieux ont chez les autres nations. Il y a environ deux ſiècles que quelques chrétiens & quelques mahométans y ayant apporté leurs idées, le principal Roi du pays ſe dégoûta entièrement du culte national. Frappé de l'avenir terrible dont les deux nouvelles religions le menaçoient également, il convoqua une aſſemblée générale. Au jour indiqué, il monta ſur un endroit élevé ; & là, tendant ſes mains vers le ciel, & ſe tenant debout, il adreſſa cette prière à l'être ſuprême.

« Grand Dieu, je ne me proſterne point à tes pieds en ce moment, parce que je n'implore point ta clémence. Je n'ai à te demander qu'une choſe juſte, & tu me la dois. Deux nations étrangères, oppoſées dans leur culte, ſont venues porter la terreur dans mon ame, & dans celle de mes ſujets. Elles m'aſſurent que tu me puniras à jamais ſi je n'obéis à tes loix. J'ai donc le droit d'exiger de toi que tu me les faſſes connoître. Je ne demande point que tu me révèles les myſtères impénétrables qui enveloppent ton être, & qui me ſont inutiles. Je ſuis venu pour t'interroger, avec mon peuple, ſur les devoirs que tu veux nous impoſer. Parle, ô

mon Dieu ! puiſque tu es l'auteur de la nature, tu connois le fond de nos cœurs, & tu ſais qu'il leur eſt impoſſible de concevoir un projet de déſobéiſſance ; mais ſi tu dédaignes de te faire entendre à des mortels ; ſi tu trouves indigne de ton eſſence d'employer le langage de l'homme pour dicter des devoirs à l'homme ; je prends à témoin ma nation entière, le ſoleil qui m'éclaire, la terre qui me porte, les eaux qui environnent mon empire, & toi-même, que je cherche dans la ſincérité de mon cœur à connoître ta volonté : & je te préviens aujourd'hui que je reconnoîtrai pour les dépoſitaires de tes oracles, les premiers miniſtres de

l'une ou de l'autre religion que tu feras arriver dans nos ports. Les vents & les eaux ſont les miniſtres de ta puiſſance ; qu'ils ſoient le ſignal de ta volonté. Si dans la bonne foi qui me guide, je venois à embraſſer l'erreur, ma conſcience ſeroit tranquille ; & c'eſt toi qui ſerois le méchant ».

Le peuple ſe ſépara en attendant les ordres du ciel, & réſolu de ſe livrer aux premiers miſſionnaires qui arriveroient à Célèbes. Les apôtres de l'Alcoran furent les plus actifs ; & le Souverain ſe fit circoncire avec ſon peuple. Le reſte de l'île ne tarda pas à ſuivre ſon exemple.

LETTRE XCIV.

Chaque pays a ſes mœurs, Madame, chaque pays également, a des productions qui lui ſont particulières. Les terres de l'île de Célèbes ſont remplies d'ébène, de bois de calamboue, de calambal, de ſandal, & de quelques eſpèces qui ſervent à teindre en verd & en écarlate; teinture ſi vive & ſi brillante qu'elle efface la plupart des nôtres. Le bois de charpente & de menuiſerie, plus commun que le bois à brûler ne l'eſt en Europe, donne aux habitans la facilité de conſtruire des bâtimens de mer à meilleur marché que dans les autres ports. Leurs bambous ſont ſi durs & ſi ſo-

lides, qu'ils en font non-ſeulement des cabanes, mais des petits bateaux & des flèches. Il n'y a point de contrée dans les Indes, où cette eſpèce de roſeau croiſſe mieux. Au lieu d'un pied de diamètre, qui eſt ſa groſſeur commune, il en a ſouvent plus de trois dans l'île de Célèbes; & comme il eſt naturellement creux, les Macaſſarois en font des tambours qui ne rendent pas moins de ſon que les nôtres.

D'autres provinces ne ſemblent formées que pour le plaiſir de leurs habitans. Quantité de petites rivières, dont elles ſont arroſées, leur fourniſſent d'excellent poiſſon, qui fait pendant toute l'année la principale partie de leur nourriture.

Mais rien n'approche de la beauté du payſage. La variété en eſt infinie, ce ſont des collines & des campagnes remplies d'arbres toujours verds; des fruits & des fleurs dans toutes les ſaiſons, & des oiſeaux qui ne ceſſent jamais de chanter.

Parmi quantité de fleurs que la terre produit d'elle-même, on diſtingue ſur-tout celle qui ſe nomme *bougna-genay-mauræ*. Elle a quelque choſe du lys; mais ſon odeur eſt infiniment plus douce, & ſe fait ſentir à une plus grande diſtance. Les inſulaires en tirent une eſſence dont ils ſe parfument pendant leur vie & qui ſert à les embaumer après leur mort. Sa tige eſt

d'environ deux pieds de haut ; elle ne ſort pas d'un oignon comme le lys, mais d'une groſſe racine fort amère, qu'on emploie pour la guériſon de pluſieurs maladies, ſur-tout des fièvres pourpreuſes & peſtilentielles. Les arbres les plus communs dans ces délicieuſes plaines ſont les citroniers & les orangers.

Parmi les oiſeaux, dont le nombre eſt ſi grand que l'air en eſt quelquefois obſcurci, ſoit qu'ils y naiſſent tous, ou que la beauté du pays les y attire des îles voiſines, celui qu'on vante le plus n'a guère que la groſſeur d'une alouette. Son bec eſt rouge ; le plumage de ſa tête & celui de ſon dos ſont tout-à-fait verds ; celui du ventre tire

ſur le jaune, & ſa queue eſt d'un bleu ſuperbe. Il ſe nourrit d'un petit poiſſon, qu'il va chaſſer ſur la rivière, dans certains endroits, où l'inſtinct eſt le ſeul guide qui puiſſe le conduire. Il y voltige en tournoyant à fleur d'eau, juſqu'à ce que ce poiſſon qui eſt fort léger, ſaute en l'air, & ſemble vouloir prendre le deſſus pour fondre ſur ſon ennemi. Mais l'oiſeau a toujours l'adreſſe de le prévenir. Il l'enlève avec ſon bec, & l'emporte dans ſon nid, où il s'en nourrit un jour ou deux, pendant leſquels ſon unique occupation eſt de chanter. Enſuite, lorſque la faim le preſſe, il retourne à la chaſſe, & ne revient point ſans

une nouvelle proie. Cet oiſeau merveilleux ſe nomme *ten-roujoulon.*

Le *lourys* eſt une ſorte de perroquet preſque entièrement rouge. Sa gorge ſur-tout eſt d'un rouge de feu très-éclatant, & relevé par de petites raies noires. On ne le nomme, entre quantité d'autres eſpèces de perruches vertes ou bigarrées, que pour faire remarquer ſa propriété ſingulière de garder un ſilence triſte & mélancolique, tandis que les autres ont toute l'apparence de gaîté, qui eſt ordinaire aux perroquets.

Tous les fruits des Indes, ſur-tout les mangles, les bananes, les oranges & les citrons, croiſſent

admirablement dans l'île de Célèbes. Les mangliers y ſont ſi grands & ſi touffus qu'on trouve en plein midi de la fraîcheur ſous leur feuillage, & qu'on peut y être à couvert des groſſes pluies. Les feuilles en ſont auſſi longues que celles du noyer. Pour peu qu'on les broie, elles répandent une fort bonne odeur. Leurs fruits, qui ſont de figure ovale & de la groſſeur de nos poires, pendent de l'arbre par de longs filets. Ils ont la peau dorée comme celle de nos bons chrétiens d'été, mais beaucoup plus tendre; la chair fort ſucrée & de couleur rougeâtre, avec un noyau aſſez dur, dont l'amande eſt fort amère. On connoît qu'elles

ſont mûres lorſqu'elles peuvent ſe peler avec l'ongle comme l'orange. Les melons de Célèbes ſont ſi rafraîchiſſans, que malgré leur petiteſſe, la moitié d'un ſuffit pour appaiſer la ſoif la plus ardente, & pour en préſerver un voyageur pendant une journée entière dans les plus grandes chaleurs. L'homme le plus robuſte ne l'eſt pas aſſez pour porter une grappe de bananes, qui ſont les figues du pays. Elles ne ſont guère plus groſſes que les nôtres ; mais la plupart ont près d'un pied de long, & le goût en eſt véritablement délicieux. Les inſulaires leur donnent le nom d'*ontis*. On y remarque en les coupant des croix que les Portugais ſe

faiſoient un ſcrupule d'ouvrir avec un coûteau, dans la crainte de manquer de reſpect pour le ſigne ſacré du chriſtianiſme.

De tous les fruits qui croiſſent en Europe, l'île Célèbes ne produit que des noix. Elles y ſont moins blanches que les nôtres, & la coquille en eſt incomparablement plus dure. Elles ne ſont pas même d'auſſi bon goût; mais on auroit peine à s'imaginer la quantité d'huile que les habitans en tirent. Entre pluſieurs remèdes, dans leſquels ils l'emploient avec différentes préparations, ils en compoſent un onguent qui vaut le meilleur baume & qui a des vertus encore plus certaines pour la guériſon des plaies.

Ils en font auſſi des flambeaux, en la faiſant boullir avec la chair blanche du coco ; ce qui forme une pâte dont ils enduiſent des bâtons fort ſecs, qu'ils expoſent pendant quelques heures au ſoleil. Ces flambeaux ſont auſſi propres, durent autant, & ne rendent pas moins de lumière que ceux qu'on fait de la meilleure cire ; & lorſqu'ils ſont bien allumés on a beaucoup plus de peine à les éteindre.

L'abondance des palmiers ſupplée au défaut de la vigne, qu'on n'a jamais pu faire croître dans l'île. On en tire continuellement une liqueur que les Hollandois ne font pas difficulté de préférer au meilleur vin de France, quoiqu'ils

ne la trouvent pas tout-à-fait ſi ſaine. On n'en peut boire avec excès ſans s'expoſer à la dyſſenterie.

On voit dans le royaume de Macaſſar, de vaſtes plaines qui ne ſont couvertes que de cotonniers, & cet arbriſſau s'y diſtingue auſſi par des propriétés ſingulières. Ses fleurs, au lieu d'être jaunes, comme dans les autres contrées de l'Aſie & de l'Afrique, y ſont d'un rouge couleur de feu, longues, coupées comme le lys, & très-agréables à la vue, mais ſans aucune ſorte d'odeur. Auſſi-tôt que la fleur eſt tombée, le bouton devient auſſi gros qu'une noix verte, & donne un coton qui paſſe pour le plus fin de l'Inde.

On trouve étonnant que ſous la ligne, non-ſeulement pluſieurs légumes, tels que les raves, la chicorée & le pourpier, mais les choux même, ſoient auſſi communs dans l'île de Célèbes qu'en Europe. On y voit encore du romarin, du baume, du nénuphar & quantité d'excellens ſimples, dont les habitans connoiſſent les propriétés médicales. L'opium, que les Portugais nomment ophion, eſt celui dont on fait le plus de cas. C'eſt une ſorte d'arbuſte qui croît ordinairement ſur les tombeaux, dans les antres des montagnes, ou dans certains lieux pierreux & ſauvages, qui ne ſont connus que des inſulaires. Ses feuilles ſont d'un verd

fort pâle. On tire une liqueur de ſes rameaux, par une inciſion ſur laquelle on applique un vaiſſeau de bambou qui s'en remplit ; mais lorſqu'il eſt plein, on obſerve ſoigneuſement que l'air n'y puiſſe pénétrer. La liqueur s'y épaiſſit dans l'eſpace de quelques jours. Auſſitôt qu'elle acquiert une certaine conſiſtance, on la coupe en morceaux, pour en faire de petites boules que les Malais & tous les mahométans viennent acheter au poids de l'or. De l'eau dans laquelle ils ont fait diſſoudre une de ces boules, après l'avoir fait paſſer par deux tamis différens, ils arroſent le tabac qu'ils veulent fumer. Cette teinture lui donne un goût qu'ils trouvent

merveilleux. Ils prétendent qu'elle facilite la digeſtion & qu'elle fortifie l'eſtomac. Mais ſon effet le plus certain eſt de les enivrer ; & le ſommeil qu'elle leur procure dans cette ivreſſe a tant de charmes pour eux, qu'ils la préfèrent à tous les autres plaiſirs.

L'expérience leur apprend néanmoins que l'habitude de l'opium n'eſt pas ſans danger. Il devient ſi néceſſaire à ceux qui en ont fait beaucoup d'uſage, que s'ils le quittent, on les voit bientôt maigrir, tomber dans une affreuſe langueur, & mourir de foibleſſe & d'abattement. Mais il eſt encore plus dangereux d'en prendre avec excès. L'homme le plus vigoureux qui

en fume plus de quatre ou cinq fois dans l'eſpace de vingt-quatre heures, tombe infailliblement en léthargie ; ou s'il en prend plus d'un demi-grain en ſubſtance, il s'endort preſqu'auſſi-tôt ; & ce ſommeil, de quelque douceur qu'il paroiſſe accompagné, ne manque pas de le conduire à la mort. Un grain de la groſſeur du riz, eſt un violent purgatif. Mêlé avec de la thériaque, il a des effets tout oppoſés ; & le dévoiement le plus opiniâtre ne lui réſiſte pas longtemps. Pour échauffer leur courage, & ſe rendre même inſenſibles aux plus ſanglantes bleſſures, les Macaſſarois en mêlent avec le tabac qu'ils fument avant d'aller au combat.

Ils ont d'ailleurs une quantité ſurprenante de poiſſons & d'herbes venimeuſes ; ils en compoſent une liqueur ſi ſubtile qu'il ſuffit, dit-on, d'y toucher ou d'en reſſentir l'odeur pour mourir à l'heure même. Ils y trempent la pointe de leurs flèches : auſſi ne font-elles point de bleſſure qui ne ſoit mortelle ; & quand elles ſeroient empoiſonnées depuis vingt ans, l'effet n'en ſeroit pas moins funeſte. On aſſure qu'il n'y a que la fumée qui puiſſe leur faire perdre cette malheureuſe vertu. Quelques-unes de ces redoutables plantes reſſemblent beaucoup à l'opium, & les inſulaires ont quelquefois le malheur de s'y tromper ; mais les animaux de l'île, conduits par un

inſtinct plus ſûr que la raiſon, s'éloignent avec une promptitude admirable de tous les poiſons qui ſe trouvent ſous leurs pas.

Célèbes n'eſt pas moins abondante en beſtiaux que l'Europe; les bœufs y ſont auſſi gros, & les vaches y donnent un lait qui n'eſt pas inférieur au nôtre. Il s'y trouve des chevaux & des buffles. On rencontre dans les forêts des troupeaux de cerfs & de ſangliers. L'île n'a point de tigres, de lions, d'éléphans, ni de rhinocéros; mais les ſinges ſemblent y avoir établi le ſiège de leur empire, tant ils y ſont nombreux & féroces. Les uns ſont abſolument ſans queue. D'autres ont une queue fort longue,

& d'une groſſeur proportionnée à celle de leur corps. On les diſtingue en deux principales eſpèces, l'une de ceux qui marchent toujours à quatre pattes, & l'autre de ceux qui ſe tenant droit comme les hommes, ne vont jamais que ſur les deux pieds de derrière. Les blancs, parmi leſquels on en voit d'auſſi grands que les plus gros dogues d'Angleterre, ſont beaucoup plus dangereux que les noirs & les blonds. Ils font particulièrement la guerre aux femmes. Le prémier qui en apperçoit une, raſſemble auſſi-tôt ſes compagnons par ſes cris. Ils ſe ſaiſiſſent d'elle, lui font toute ſorte d'outrages, l'étranglent & la déchirent.

Les ſeuls ennemis que les ſinges ayent à redouter dans l'île de Célèbes, ſont d'affreux ſerpens qui leur donnent la chaſſe nuit & jour; quelques-uns ſont d'une ſi prodigieuſe grandeur, que d'un ſeul coup de gueule ils avalent un ſinge, lorſqu'ils peuvent le ſurprendre. D'autres moins gros, mais plus agiles, les pourſuivent juſques ſur les arbres. Ceux qui ne ſe ſentent pas aſſez forts pour leur faire une guerre ouverte, employent diverſes ſortes de ruſes. Ils obſervent le temps où les ſinges s'endorment, & chaque jour leur apporte une nouvelle proie. D'autres, dont le ſifflement approche de celui de quelques oiſeaux, montent ſur les

arbres, s'y cachent ſous les feuilles, & ſe mettent tranquillement à ſiffler. Ce bruit attire les ſinges, qui ſont naturellement curieux; & le ſerpent choiſiſſant ſa victime, ſaute ſur celui qu'il veut dévorer, le tient attaché ſur une branche par ſa queue, lui déchire les entrailles & boit ſon ſang juſqu'à la dernière goutte.

Cette antipathie, ou plutôt ce goût des ſerpens de Célèbes pour les ſinges, préſerve les villes & les campagnes de ce qu'elles auroient à ſouffrir de leur exceſſive multiplication. Il en reſte aſſez pour cauſer des alarmes continuelles aux inſulaires, qui ont ſans ceſſe leurs femmes & leurs champs à défendre contre

contre des animaux également laſcifs & voraces. A la vérité, le ſeul mouvement d'un bâton entre les mains d'un homme, ſuffit pour les effrayer. On ajoute que ceux qui les pourſuivent en ſont ſouvent récompenſés par un autre avantage.

Comme les ſinges, à l'exemple des chèvres, mangent les boutons de certains arbriſſeaux, dont la digeſtion forme les pierres de bézoar, on en trouve au milieu des excrémens que la crainte leur fait lâcher dans leur fuite. Ce bézoar eſt le plus cher & le plus eſtimé. Les pierres en ſont plus rondes & plus groſſes que celles qui viennent des chèvres; & l'expérience a ſou-

vent prouvé qu'un grain des premières produit autant d'effet que deux des autres.

Ici finissent mes observations sur l'île Célèbes. Vous savez, Madame, que c'est ordinairement le terme de mon séjour dans les lieux que ma curiosité me fait parcourir ; aussi je n'attends plus qu'un vaisseau pour me rendre aux Philippines. Le négociant part lorsqu'il a fait l'emplette ou la vente de ses marchandises, & le philosophe lorsqu'il a observé la nature & les hommes : tous deux peuvent dire alors qu'ils ont fait leurs affaires.

LETTRE XCV.

Les Philippines, Madame, forment un archipel immenſe à l'eſt de l'Aſie. Elles s'étendent depuis le ſixième juſqu'au vingt-cinquième degré nord, ſur une largeur inégale de quarante à deux cens lieues. Dans leur nombre, qui eſt prodigieux, on en diſtingue treize ou quatorze plus conſidérables que les autres.

Le fameux Magellan découvrit ces îles dans le voyage qu'il entreprit aux Indes orientales par le ſud-oueſt & par le détroit de la *terre de feu*, qui depuis a porté ſon nom. Ce voyage mémorable

devoit lui être auſſi fatal qu'il fut dans la ſuite utile aux Eſpagnols, & même à toutes les nations de l'Europe. Il fut tué dans l'île de Sebu, l'une des Philippines, en combattant contre les ennemis de cette île.

Il avoit nommé d'abord les Philippines & les Mariannes, îles de Saint-Lazare, parce qu'il y avoit jetté l'ancre, en 1521, le ſamedi avant le dimanche de la paſſion, auquel les Eſpagnols donnent le nom de Saint-Lazare. Vingt-deux ans après, Louis Lopes de Villalobos les nomma Philippines, en l'honneur du prince Philippe, héritier préſomptif de la monarchie d'Eſpagne. D'autres prétendent néan-

moins qu'elles ne prirent ce nom que plus de vingt ans après, ſous le règne de Philippe II, lorſque Michel Lopes Legaſpi en fit la conquête pour l'Eſpagne.

On ignore leur ancien nom. Quelques-uns veulent qu'elles s'appellaſſent autrefois *Lucone*, du nom de la principale, qui eſt Lucon, ou Manille. Le mot de lucon ſignifiant un mortier en langue Tagale, on auroit voulu dire par ce nom, le pays des mortiers. En effet les inſulaires font certains mortiers de bois, d'un demi-pied de profondeur & d'autant de largeur, dans leſquels ils pilent leur riz, qu'ils paſſent enſuite avec des cribles nommés *biloas*. Il n'y a perſonne

qui n'en ait un devant ſa porte ; & pluſieurs en creuſent trois dans un même tronc, pour employer à la fois, autant d'ouvriers à ce travail : mais d'autres prétendent que le nom de Manilles, que les Portugais donnent aux mêmes îles, eſt leur premier nom, & qu'il eſt connu depuis Ptolomée.

Ces îles offrent aux yeux attentifs un ſpectacle terrible & majeſtueux. Elles ſont couvertes de baſalte, de lave, de ſcories, de verre noir, de fer fondu, de pierres griſes & friables, remplies des débris du règne animal & végétal, de ſoufre tenu en fuſion par l'action continuelle des feux ſouterrains, d'eaux brûlantes qui commu-

niquent avec des flammes cachées. Tous ces grands accidens de la nature ſont l'ouvrage des volcans éteints, des volcans qui brûlent encore, & de ceux qui ſe forment dans ces atteliers profonds, où des matières combuſtibles ſont toujours en fermentation.

Les cendres dont ces fourneaux immenſes couvrent depuis des ſiècles la ſurface d'un ſol profond ; le remuement des campagnes, ſans ceſſe renouvelé par des tremblemens de terre ; les chaleurs ordinaires à tous les pays ſitués ſous la zone torride ; l'humidité que le voiſinage de l'Océan, les hautes montagnes, & des forêts auſſi anciennes que le monde, entretiennent

habituellement dans ces régions : telles ſont vraiſemblablement les cauſes de la fécondité preſque incroyable des Philippines.

Ces îles ont été ſucceſſivement occupées par des colonies venues de Malaca, de Siam, de Macaſſar, de Sumatra, de Borneo, des Moluques & de l'Arabie. Les mœurs de ces Colons étrangers, leurs idiomes, leur religion, leur gouvernement ne permettent pas de ſe méprendre ſur leur origine.

Les noirs qui vivent dans les rochers, & les bois épais dont l'île de Manille eſt remplie, n'ont aucune reſſemblance avec les autres habitans. Ce ſont des barbares qui ſe nourriſſent des fruits & des ra-

cines qu'ils trouvent dans leurs montagnes, ainſi que des animaux qu'ils prennent à la chaſſe. Ils mangent des ſinges, des ſerpens & des rats. Leur unique vêtement eſt un morceau d'écorce d'arbre au milieu du corps : celui de leurs femmes eſt une toile tiſſue de fil d'arbres, qu'elles nomment *tupiſſe*, & quelques bracelets de jonc & de cannes. Cette race de ſauvages n'a ni loix, ni lettres, ni d'autre gouvernement que celui de la parenté. Chacun obéit au chef de ſa famille. Leurs femmes portent les enfans liés autour d'elles, ou dans des beſaces d'écorce d'arbre. Ils dorment dans tous les lieux où la nuit les ſurprend, ſoit dans le

creux d'un arbre, ſoit dans des nattes d'écorce qu'ils diſpoſent en forme de hutte.

Leur paſſion pour la liberté va ſi loin, que les noirs d'une montagne ne permettent pas à ceux d'une autre de mettre le pied ſur leur terrein ; & cette indépendance mutuelle produit entr'eux de ſanglantes guerres. Ils ont une haine mortelle pour les Eſpagnols. Lorſqu'ils en tuent quelqu'un, ils célèbrent une fête, & boivent dans le crâne de celui qu'ils ont tué. Leurs armes ſont l'arc & les flèches : ils en empoiſonnent la pointe & les percent à l'extrémité, afin qu'elles ſe rompent dans le corps de leurs ennemis. Outre la zagaie, ils por-

tent une eſpèce de poignard attaché à leur ceinture, & un petit bouclier de bois Ces noirs s'étant alliés avec des Indiens auſſi ſauvages qu'eux, il en eſt ſorti une autre race de noirs, qui ſe nomment Manghians, & qui habitent les îles de Mindoro, & de Mundos. Quelques-uns ont les cheveux auſſi crépus que les nègres d'Angola; d'autres les ont aſſez longs. La couleur de leur viſage eſt celle des Ethiopiens.

Il paroît ſuivant l'opinion la plus commune, que les premiers habitans de ces îles ont été les noirs; & que leur lâcheté naturelle ne leur ayant pas permis de défendre leurs côtes contre les étran-

gers, ils les ont abandonnées pour ſe retirer ſur les montagnes. Auſſi dans toutes les îles où cette race de noirs ſubſiſte encore, les Eſpagnols ne poſsèdent que les côtes : ils ne les poſsèdent pas même entièrement. Depuis Maribiles juſqu'au cap de Bolinea, à Manille même dans un eſpace de cinquante lieues, on n'oſe deſcendre ſur le rivage, dans la crainte d'y trouver des noirs, qui ſont les plus cruels ennemis des Européens. Ils occupent tout l'intérieur de l'île ; & l'épaiſſeur des bois eſt ſeule capable de les défendre contre les plus fortes armées.

Après ces idées générales, Madame, je vais tâcher de vous donner

ner une deſcription particulière des îles : commençons par celle de Manille.

Cette île paſſe pour la principale des Philippines; ſon extrêmité orientale eſt au treizième degré trente minutes, & celle du nord touche preſque au dix-neuvième. On compare ſa figure à celle d'un bras plié ; inégal néanmoins dans ſon épaiſſeur, puiſque du côté de l'Orient on peut la traverſer en un jour, & que de celui du nord, elle s'élargit tellement, que ſa moindre largeur d'une mer à l'autre, eſt de trente à quarante lieues. Sa longueur eſt de cent ſoixante lieues Eſpagnoles, & ſon circuit d'environ trois cens cinquante.

Dans le coude de ce bras, la mer reçoit une grande rivière, qui forme une baie de trente lieues de circuit. Les Eſpagnols l'appellent Bahia, parce qu'elle ſort d'un grand lac nommé Bahi, qui eſt à dix-huit milles de leur capitale. C'étoit dans le même lieu, c'eſt-à-dire dans l'angle formé par la mer & la rivière, que les inſulaires avoient leur principale habitation, compoſée d'environ trois mille huit cens maiſons. Elle étoit environnée de pluſieurs marais, qui la fortifioient mutuellement, & d'un terrein qui produiſoit abondamment tout ce qui eſt néceſſaire à la vie; c'eſt ce qui détermina Lopez-Legaſpi à la choiſir pour en faire la

capitale Eſpagnole, ſous l'ancien nom de Manille. Ce deſſein fut exécuté le jour de S. Jean, en l'année 1571, cinq jours après la conquête ; mais la victoire s'étant déclarée pour les armes d'Eſpagne, le jour de ſainte Potentiane, qui eſt le 19 du même mois, cette ſainte fut choiſie pour la Patrone de l'île.

La principale province eſt celle de Camarins, qui comprend Bondo, Paſſacao, Ibalon, capitale de la juriſdiction de Catanduanes, Bulan, Sorrokon, port où l'on conſtruit les gros vaiſſeaux du Roi, & la baie d'Albay, qui eſt hors du détroit, & près de laquelle eſt un volcan très-haut, qu'on apperçoit

de fort loin, en venant de la nouvelle Eſpagne. La montagne du volcan a quelques ſources d'eau chaude ; une entr'autres dont l'eau change le bois en pierre, ainſi que les os, les feuilles, & l'étoffe même qu'on y jette. Dans un village nommé Trui, à deux lieues du pied de la montagne, on trouve une grande ſource d'eau tiede qui a la même propriété, ſur-tout pour les bois de Malaye, de Binannio & de Naga.

De la province de Camarines, on entre dans celle de Parecala, féconde en mines d'or & en d'autres métaux ; on y trouve ſur-tout d'excellentes pierres d'aimant. Elle renferme environ ſept mille Indiens

qui paient tribut à l'Eſpagne. Le terroir en eſt plat & fertile. Il produit particulièrement des arbres de cacao & des palmiers, dont on tire beaucoup d'huile & de vin. Après trois jours de chemin, le long de la côte, on trouve la baie de Mauban. Au-dehors de cette baie eſt le port Lampon.

Depuis Lampon juſqu'au cap Del-Engano, la côte n'a que des ſauvages pour habitans. C'eſt là que commence la province & la juriſdiction de Cagayan. Elle s'étend l'eſpace de quatre-vingts lieues en longueur & de quarante en largeur. Sa capitale eſt la nouvelle Ségovie, fondée par le Gouverneur Dom Conſalve de Ronquille, avec une

égliſe cathédrale, dont le premier Evêque fut Michel de Benavidés en 1598. La ville eſt ſituée ſur le bord d'une rivière du même nom, qui vient des montagnes de Santor, dans Pampagna & qui traverſe preſque toute la province. C'eſt la réſidence d'un alcade mayor avec une garniſon. Pour ſe défendre des montagnards, on y a conſtruit un fort de pierre ſoutenu par d'autres ouvrages. Les Cagayans tributaires ſont au nombre d'environ neuf mille. Toute la province eſt fertile. Les habitans ſe partagent entre l'agriculture & la milice, tandis que leurs femmes font divers ouvrages de coton. Les montagnes y fourniſſent une ſi grande abon-

dance de cire, qu'étant à très-vil prix, les pauvres s'en ſervent au lieu d'huile à brûler. On trouve dans le même lieu quantité de bois eſtimés, tels que le bréſil & l'ébène.

La Province d'Ilouos qui confine à celle de Cagayan, eſt une des plus peuplées & des plus riches de toutes ces îles. Elle a quarante lieues de côtes, & ſa ſituation eſt ſur les bords de la rivière de Bigan. Guido de Laccazaris, Gouverneur Eſpagnol, y fonda en 1454, une ville qu'il nomma Fernandine. Cette province ne s'étend pas plus de huit lieues dans les terres, parce qu'on trouve à cette diſtance des montagnes & des forêts habitées

par les Igolotes, nation guerrière & de haute ſtature, & par des noirs qui n'ont pas encore été ſubjugués. Une armée Eſpagnole qui attaqua les Igolotes en 1623, connut l'étendue de ces montagnes, dans une marche de vingt-une lieues qu'elle n'y put faire qu'en ſept jours. Elle paſſa continuellement ſous des muſcadiers ſauvages & ſous des pins. Ce ne fut qu'au ſommet des montagnes qu'elle trouva les habitations des Igolotes. Ces lieux ſauvages leur fourniſſent de l'or, qu'ils échangent avec les tributaires d'Ilouos & de Paugaſinan, pour du tabac, du riz & d'autres proviſions.

On paſſe enſuite dans la province

de Pangaſinan, dont la côte a quarante lieues de longueur, & la même largeur à-peu-près que celle d'Ilouos. Ses montagnes produiſent beaucoup d'une eſpèce de bois, que les Indiens nomment *ſibucan*, renommé pour teindre en rouge & en bleu. Tout le fond de cette province eſt habité par des ſauvages, qui vont errans dans les forêts & les montagnes, auſſi nus, auſſi féroces que les animaux des mêmes lieux. Ils sèment néanmoins quelques grains dans leurs vallées. Le reſte de leur travail conſiſte à ramaſſer dans les rivières de petits morceaux d'or qu'ils donnent pour ce qui leur manque aux Indiens tributaires.

La province de Pampangan, qui fait la séparation du diocèse de la nouvelle Ségovie & de l'archevêché de Manille, suit celle de Pangasinan. Cette province très-étendue est d'une grande importance pour les Espagnols, par l'utilité qu'ils en tirent continuellement pour la conservation de l'île. Les habitans qu'ils ont pris soin d'accoutumer à leurs usages, servent non-seulement à les défendre, mais à les seconder dans toutes leurs entreprises. D'ailleurs son terroir est très-fertile sur-tout en riz, & Manille en tire ses provisions. Elle fournit aussi du bois pour les vaisseaux, avec d'autant plus de facilité que les forêts sont sur la

baie & peu éloignées du port de Cavite. On y compte huit mille Indiens conquis, qui paient le tribut en riz. Les montagnes ſont habitées par les Zambales, peuples féroces, & par des noirs aux cheveux crépus, qui ſont continuellement aux mains pour défendre les limites de leurs juriſdictions ſauvages, & s'interdire mutuellement l'accès des bois dont ils s'attribuent la propriété.

Bahi eſt une autre province à l'orient de Bahia, qui n'eſt pas moins importante aux Eſpagnols pour la conſtruction de leurs vaiſſeaux. C'eſt autour du lac de ce nom & des villages voiſins, qu'on recueille les meilleurs fruits de l'île,

ſur-tout de l'areca, que les habitans nomment bonga, & du bétel, qu'ils appellent buys. Le bétel de Manille l'emporte ſur celui du reſte des Indes. Auſſi les Eſpagnols même en mâchent-ils du matin au ſoir. Les habitans tributaires de cette province, qui ſont au nombre d'environ ſix mille, ſont employés ſans ceſſe à couper ou ſcier du bois pour le port de Cavite. Le roi leur donne pour ſalaire une piaſtre par mois & leur proviſion de riz.

Entre Pampangan & Tondo, on trouve une petite province nommée *Bulacan*, qui abonde en riz & en vin de palmier. Elle eſt habitée par les Tagales. On n'en compte que

trois mille qui paient le tribut.

Enfin l'on met au nombre des provinces de Manille, pluſieurs îles voiſines de l'embouchure du canal, telles que Catanduanes, Masbate & Bouras.

La ville de Manille ſituée au pied d'une file de montagnes, eſt dans une poſition qui la fait jouir d'un équinoxe preſque continuel. Pendant toute l'année la longueur des jours & des nuits ne diffère pas d'une heure; mais les chaleurs ſont exceſſives. Cette ville eſt placée ſur une pointe de terre que la rivière forme en ſe joignant à la mer. Son circuit eſt d'environ deux milles, & ſa longueur d'un tiers, dans une forme ſi peu régulière,

qu'elle eſt fort étroite aux deux bouts & large au milieu. On y compte ſix portes. Elle fut entourée de murs en 1590, on y bâtit alors la citadelle S. Jacques, & depuis elle s'eſt aggrandie. Elle eſt le ſiége d'un Vice-Roi que le Roi d'Eſpagne y entretient. Elle a auſſi un conſeil ſouverain établi pour toutes les colonies fondées dans les îles Philippines, & deux collèges.

Ses maiſons quoique de ſimple charpente depuis le premier étage juſqu'au ſommet, tirent aſſez d'agrément de leurs belles galeries. Les rues ſont larges, mais on y voit quantité d'édifices ruinés par les tremblemens de terre, & peu d'em-

preſſement à les rebâtir. C'eſt par la même raiſon que la plupart des maiſons ſont en bois. A la fin du dernier ſiècle, on comptoit trois mille habitans dans Manille, mais nés preſque tous de tant d'unions différentes, qu'il a fallu des noms bizarres pour les diſtinguer. On y donne le nom de créole à celui qui eſt né d'un Eſpagnol & d'une Américaine, ou d'un Américain & d'une femme Eſpagnole; le metif vient d'un Eſpagnol & d'une Indienne; le caſtis ou le terceron, d'un metif & d'une metive; le quartéron, d'un noir & d'une Eſpagnole; le mulâtre d'une femme noire & d'un blanc; le grifo, d'une noire & d'un mulâtre; le

ſambo, d'une mulâtre & d'un Indien ; & le cabra, d'une Indienne & d'un ſambo.

Les femmes de qualité, dans Manille, ſont vêtues à l'eſpagnole ; mais celles du commun n'ont pour tout habillement qu'une pièce de toile des Indes, qui ſe nomme *ſaras*, & qui leur ſert de jupe ; & une autre qu'elles appellent *chinina* qui leur ſert de manteau. La chaleur du pays fait qu'elles n'ont beſoin ni de bas ni de ſouliers. Les Eſpagnols de la ville ſont habillés à la manière d'Eſpagne ; mais ils ont pris l'uſage des hautes ſandales de bois, dans la crainte des pluies. Ceux dont la condition eſt aiſée, font porter par un domeſtique un

large paraſol, pour ſe garantir des ardeurs du ſoleil. Les femmes ſe ſervent de belles chaiſes, ou d'un hamac qui n'eſt, comme ailleurs, qu'une eſpèce de filet ſoutenu par une longue barre de bois, & porté par deux hommes.

Quoique la ville ſoit également petite par l'enceinte de ſes murs & par le nombre de ſes habitans, elle devient très-grande, ſi l'on y comprend ſes fauxbourgs. A cent pas de la porte de Parian, on en trouve un du même nom qui eſt le quartier des marchands Chinois. On les appelle Sangleys. Cette habitation a pluſieurs rues, toutes bordées de belles boutiques remplies d'étoffes de ſoie, de porce-

laine & d'autres marchandiſes. On y trouve toute ſorte d'artiſans. Les Eſpagnols dédaignant de vendre & d'acheter, tout leur bien eſt entre les mains des Sangleys, auxquels ils abandonnent le ſoin de le faire valoir. On en compte près de trois mille dans Parian, ſans y comprendre ceux des autres parties de l'île, qui ſont en même nombre.

Ils étoient autrefois environ quarante mille; mais la plupart périrent dans diverſes ſéditions, qu'ils avoient eux-mêmes excitées & qui attirèrent d'Eſpagne une défenſe aux autres de demeurer dans l'île. Cet ordre eſt mal obſervé. Tous les ans il en arrive quelques-uns dans quarante ou cinquante chiam-

pans, qui apportent à Manille quantité de marchandiſes, ſur leſquelles ils font beaucoup plus de profit qu'ils n'en peuvent eſpérer à la Chine. Ils demeurent cachés quelque tems pour éluder la loi. Enſuite l'habitude de les voir, & l'intérêt même des Eſpagnols font fermer les yeux ſur leur témérité.

Les Sangleys de Parian ſont gouvernés par un alcade, ou un prévôt auquel ils paient une ſomme conſidérable. Ils ne font pas moins de libéralités à l'avocat fiſcal qui eſt leur protecteur déclaré, de même qu'à l'intendant & aux autre officiers, ſans parler des impôts & des tributs qu'ils paient au Roi. Pour la ſeule permiſſion de jouer, ils

donnent au Roi dix mille pièces de huit, au commencement de la nouvelle année. Néanmoins on ne leur laiſſe cette liberté que très-peu de jours, pour ne les pas expoſer au riſque de perdre le bien d'autrui. D'ailleurs ils ſont rigoureuſement contenus dans le devoir. On ne leur permet pas de paſſer la nuit dans les maiſons des chrétiens; & leurs boutiques ne doivent jamais demeurer ſans lumière.

Il y a dans l'île un grand nombre de maiſons religieuſes, comme dans toutes les poſſeſſions Eſpagnoles. Les Jéſuites y avoient un couvent magnifique.

Le lac de Manille, qui donne ſon nom à la baie & à la rivière,

eſt fort long, mais fort étroit. Son circuit eſt d'environ quatre-vingt-dix milles. En allant de Manille au lac de Bahi, qui en eſt à dix-huit milles dans les terres, on rencontre quelques belles fermes & pluſieurs couvens. Un autre lac petit, mais profond, qui ſe trouve ſur une montagne à peu de diſtance du grand, eſt rempli d'eau ſaumache, tandis que celle du grand lac eſt fort douce; ce qu'on attribue aux minéraux qui peuvent être deſſous. Les arbres dont il eſt environné, ſont chargés d'une infinité de grandes chauves-ſouris, qui pendent attachées les unes aux autres, & qui prennent leur vol à l'entrée de la nuit, pour chercher

leur nourriture dans des bois fort éloignés. Elles volent en ſi grand nombre & ſi ſerrées, qu'elles obſcurciſſent l'air de leurs grandes aîles, qui quelquefois ont ſix palmes d'étendue. Dans l'épaiſſeur des bois, elles ſavent diſcerner les arbres dont les fruits ſont mûrs. Elles les dévorent pendant toute la nuit avec un bruit qui ſe fait entendre à la diſtance de deux milles ; & vers le jour elles retournent à leurs retraites. Les Indiens leur font la guerre, non-ſeulement pour préſerver leurs fruits, mais pour ſe nourrir de leur chair à laquelle ils prétendent trouver le goût du lapin: un coup de flèche en abat infailliblement pluſieurs.

Dans un des couvens qu'on rencontre ſur cette route, on admire une ſource dont l'eau eſt ſi chaude qu'on n'y ſauroit mettre la main. Si l'on y plonge une poule, on lui voit tomber non-ſeulement les plumes, mais la chair même de deſſus les os. Elle fait mourir un crocodile qui en approche & tomber ſes plus dures écailles. La fumée qu'elle exhale reſſemble à celle d'une fournaiſe ardente. Cette ſource ſituée dans une montagne voiſine du couvent, forme un grand ruiſſeau qui vient la traverſer, & qui communique encore une chaleur extraordinaire aux lieux dans leſquels on le retient : l'eau en eſt excellente à boire lorſqu'elle eſt refroidie.

Une demi-lieue plus loin, on voit avec la même admiration une petite rivière qui ſort auſſi de la même montagne, & dont les eaux ſont exceſſivement froides ; mais ſur ſes bords, on ne peut creuſer tant ſoit peu le ſable, ſans en faire ſortir une eau très-chaude.

Les deux grandes îles de Manille & de Mindanao ont entr'elles celles de Leyte & de Samar. La première eſt la plus proche de Manille. La ſeconde eſt nommée Samar du côté des îles, & Ibobao du côté de la grande mer.

Il arrive ſouvent que la tempête jette des barques inconnues ſur la côte de Samar. Vers la fin du dernier ſiècle, on y vit arriver des ſauvages,

ſauvages, qui firent entendre que les îles d'où ils étoient partis, n'étoient pas fort éloignées ; qu'une de ces îles n'étoit habitée que par des femmes, & que les hommes des îles voiſines leur rendant viſite dans des tems réglés, en rapportoient les enfans mâles. Les Eſpagnols, ſans autre renſeignement, l'ont nommée l'île des Amazones. On apprit des mêmes ſauvages que la mer apportoit ſur leurs côtes une ſi grande quantité d'ambre gris, qu'ils s'en ſervoient comme de poix pour leurs barques ; récit fort vraiſemblable puiſque les tempêtes en jettent auſſi beaucoup ſur la côte de Samar. Pluſieurs Jéſuites des Philippines ſe perſuadèrent que

ces îles, qui ne ſont pas encore découvertes, étoient celles de Salomon, que les Eſpagnols cherchent depuis long-tems, & qu'on croit également riches en or & en ambre.

Le tour de l'île de Leyte eſt d'environ quatre-vingt-dix ou cent lieues; elle eſt très-peuplée du côté de l'eſt, c'eſt-à-dire, depuis le détroit de Panamao juſqu'à celui de Panahan; & les plaines y ſont ſi fertiles, qu'elles rendent deux cens pour un. De hautes montagnes qui la diviſent en deux parties, cauſent tant de différence dans l'air, que l'hiver règne d'un côté tandis que l'autre jouit de tous les agrémens de la belle ſaiſon. Une moitié de

l'île fait la moiſſon au moment où l'autre sème; ce qui procure chaque année deux abondantes récoltes aux inſulaires. D'ailleurs les montagnes ſont remplies de cerfs, de vaches, de ſangliers & de poules ſauvages.

La pierre jaune & bleue s'y trouve en abondance. Les légumes, les racines & les cocos y croiſſent ſans aucun ſoin. Le bois de conſtruction pour les édifices & pour les vaiſſeaux n'y eſt pas moins commun; & la mer auſſi favorable que la terre aux heureux habitans de l'île, leur fournit quantité d'excellent poiſſon. On compte neuf mille perſonnes qui paient le tribut en cire, en riz & en toiles. On vante

auſſi la douceur de leur naturel, & deux de leurs uſages; l'un d'exercer entr'eux la plus parfaite hoſpitalité lorſqu'ils voyagent; l'autre de ne jamais changer le prix des vivres, dans l'excès même de la diſette. Enfin l'on ajoute à tant d'avantages, que l'air eſt plus frais à Leyte & à Samar que dans l'île de Manille.

Quoiqu'on ait à peine ſubjugué la douzième partie des Philippines, le nombre des ſujets de la couronne d'Eſpagne, Eſpagnols ou Indiens, monte à deux cens cinquante mille ames. Les Indiens mariés paient dix piaſtres de tribut; & tous les autres cinq, depuis l'âge de dix-huit ans juſqu'à cinquante. De ce

nombre, le Roi n'a que cent mille tributaires ; le reſte dépend des ſeigneurs, & les revenus royaux ne montent pas à plus de quatre cens mille pièces de huit, qui ne ſuffiſent pas pour l'entretien des quatre mille ſoldats répandus dans les îles, & pour les gages exceſſifs des miniſtres. Auſſi la Cour eſt-elle obligée d'y en joindre deux cens cinquante mille qu'elle envoie de la nouvelle Eſpagne.

Il me reſte encore, Madame, des choſes intéreſſantes à vous dire ſur les Philippines ; mais je me vois forcé de mettre des bornes à cette lettre. Une autre fois je vous parlerai de Mindanao & de Xolo, qu'on compte parmi ces îles, quoique la

première ſoit à deux cens lieues de Manille.

Fin du neuvième Volume des Voyages.

599629
SBN